

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

FACULTÉ DE MÉDECINE

N° 52

ESSAI SUR LA PSYCHOLOGIE DU MÉDECIN

THÈSE

*présentée et soutenue publiquement devant la Faculté de Médecine
de Montpellier*

Le 17 JUILLET 1942

par

Robert GEORGELIN

né à Brest, le 17 Juillet 1918

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

Examineurs de la Thèse	{	MM. PAGÈS, Professeur, Président.	{	Assesseurs
		BOULET, Professeur.		
		JANBON, Professeur.		
		CADERAS de KERLEAU, Agrégé.		

BREST

Imprimerie de la Presse libérale

4, Rue du Château

1942

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

FACULTÉ DE MÉDECINE

N° 52

ESSAI SUR LA PSYCHOLOGIE DU MÉDECIN

THÈSE

*présentée et soutenue publiquement devant la Faculté de Médecine
de Montpellier*

Le 17 JUILLET 1942

par

Robert GEORGELIN

né à Brest, le 17 Juillet 1918

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

Examineurs de la Thèse	{	MM. PAGÈS, Professeur, Président.	{	<i>Assesseurs</i>
		BOULET, Professeur.		
		JANBON, Professeur.		
		CADÈRAS de KERLEAU, Agrégé.		

BREST

Imprimerie de la Presse libérale

4, Rue du Château

1942

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

Professeurs

Chaires :

Anatomie	MM. J. DELMAS.
Histologie	TURCHINI.
Physiologie	HÉDON.
Chimie biologique médicale et toxicologie ..	CRISTOL.
Physique médicale	PECH.
Anatomie pathologique et méd. expériment..	BAUMEL.
Microbiologie	LISBONNE.
Pathologie et thérapeutique générales .. .	PAGÈS.
Thérapeutique et matière médicale	JANBON.
Hydrologie thérapeutique et climatologie ..	PUECH.
Hygiène	CARRIEU.
Médecine légale et médecine sociale	VIDAL.
Pathologie médic. et clin. propédeutique ..	BOULET.
Clinique médicale	L. RIMBAUD.
—	GIRAUD, <i>doyen</i> .
Clinique chirurgicale	MASSABUAU, <i>asses^r</i> .
—	RICHE.
Clinique obstétricale	P. DELMAS.
Clinique des maladies ment. et nerveuses..	EUZIERE, <i>doyen hon.</i>
Clinique des malad. des enf. et hyg. du 1 ^{er} âge.	BOUDET.
Clinique de dermato-syphiligraphie	MARGAROT.
Clinique chirurg. infantile et orthopédie ..	ETIENNE.
Clinique des maladies des voies urinaires..	JEANBRAU.
Clinique gynécologique	LAPEYRE.
Clinique ophtalmologique	DEJEAN.
Clinique d'oto-rhino-lar. et chir. maxillo-faciale.	TERRACOL.

Charges de cours :

Anatomie	LAUX.
Histologie	GRANEL.
Radiologie	LAMARQUE.
Propédeutique chirurgicale	AIMES.

Professeurs honoraires

MM. TÉDENAT, FORGUE, ESTOR, BERTIN-SANS, CABANNES
GALAVIELLE, VIRES, BOSCH, VILLARD, GRYNFELTT.

Chargés d'enseignements complémentaires

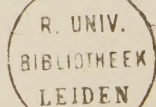
MM.	MM.
Chimie MONNIER, <i>agrégé</i> .	Clinique de la tu-
Microbiologie CARRÈRE, <i>agrégé</i> .	berculose VIDAL, <i>profess^r</i> .
Histoire nat. médic. HARANT, <i>agrégé</i> .	Pathologie chir. . . . MOURGUE-
Pharmacologie HARANT, <i>agrégé</i> .	— MOLINES, <i>agr.</i>
Pathologie médica ^l BOUCOMONT, <i>agr.</i>	— TRUC, <i>agrégé</i> .
— BERT, <i>agrégé</i> .	Chirurgie expérim. GUIBAL, <i>agrégé</i> .
Propédeutique méd. P. RIMBAUD, <i>agr.</i>	Médecine opérat. ROUX, <i>agrégé</i> .
Clinique des malad. contagieuses . . . JANBON, <i>profess^r</i> .	Accouchements . . . CADERAS
	DE KERLEAU, <i>agr.</i>
	Stomatologie . . . FERRIER, <i>d^r en m.</i>

Agrégés en exercice

MM.	MM.
Médecine P. RIMBAUD.	Chirurgie MOURGUE-
— BOUCOMONT.	— MOLINES.
— BERT.	— GUIBAL.
— LAFON, <i>chargé d'agr.</i>	— ROUX.
Chimie MONNIER.	Urologie TRUC.
Bactériologie CARRÈRE.	Accouchements . . . CADERAS
Histoire nat. médic. HARANT.	DE KERLEAU.

Examineurs de la thèse

MM. PAGÈS, *professeur, président*. | JANBON, *professeur*.
BOULET, *professeur*. | CADERAS DE KERLEAU, *agrégé*.



A MES CHERS PARENTS

Dont la vie reste pour moi un
exemple idéal, et qui n'ont rien
voulu négliger pour mon bonheur.
Témoignage de reconnaissance et
d'amour filial.

A MES BELLES-SŒURS, A MES FRÈRES, A MA NIÈCE SIMONE

Toute mon affection.

A MONSIEUR JEAN DÉNIEL

*Adjoint d'Administration Principal de la Marine
Chevalier de la Légion d'Honneur
Officier d'Académie*

Ce trop faible gage d'affectueux
attachement, pour la constante
amitié dont il m'honore.

A MONSIEUR VINCENT INIZAN

*Député du Finistère
Maire de Kernouës*

Témoignage d'affectueuse gra-
titude.

AU DOCTEUR W.-H. CLASSEN

Médecin à LA GRAVE

La pratique de son amitié a fait
revivre à mes yeux l'admirable
figure du médecin de campagne
d'autrefois.

A MADAME GERMAINE ROME,

A SES ENFANTS

A MONSIEUR L'ABBÉ L. GAILLARD

Curé-archiprêtre de VOREPPE

A MADAME ET MONSIEUR SIMOND,

A MON CHER AMI MARC SIMOND

Leur affection me fut très chère
en des moments difficiles.

AU DOCTEUR ROZET

de BANDOL

A MONSIEUR LE CHANOINE GUILLERMIT,

Supérieur

A MONSIEUR L'ABBÉ VERNE,

A TOUS LES MAÎTRES
du Collège Saint-Louis, de BREST

A TOUS MES PARENTS ET AMIS

A LA MÉMOIRE
DE MON CAMARADE ET AMI PIERRE DUBOURG
TOMBÉ AU CHAMP D'HONNEUR,
PARRAIN DE MA PROMOTION

En mon cœur vivra toujours le
souvenir du charme de son ami-
té.

A LA MÉMOIRE
DE MES CAMARADES
DE L'HOPITAL DE LANDERNEAU

TOMBÉS AU CHAMP D'HONNEUR
AUX COMBATS DE LANDERNEAU

LE 19 JUIN 1940

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL CAZAMIAN

Commandeur de la Légion d'Honneur

Officier du Mérite Maritime

Officier de l'Instruction Publique

Hommage reconnaissant et affectueux pour sa paternelle bienveillance.

A MONSIEUR LE MÉDECIN EN CHEF ARTUR

Témoignage d'affectueuse gratitude.

A MES MAÎTRES

DE L'ÉCOLE PRINCIPALE DU SERVICE DE SANTÉ

DE LA MARINE

ET DES TROUPES COLONIALES

A MES CHEFS DE LA MARINE

AU DOCTEUR RAYMOND BOSSÉ, de Landerneau

AU DOCTEUR DAOULAS, de Brest

AU DOCTEUR LARRAZET

Leur amicale confiance m'a permis la pratique des malades, sans laquelle je n'aurais pu tenter cet essai.

A MES CAMARADES DE L'ÉCOLE DE SANTÉ NAVALE

A MES CHERS CAMARADES

JACQUES DUSSEAU ET JEAN BERETTI

A MON JURY DE THÈSE

A MONSIEUR LE PROFESSEUR BOULET

A MONSIEUR LE PROFESSEUR JANBON

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ
CADÉRAS DE KERLEAU

Hommages respectueux.

A MES MAÎTRES
DE LA FACULTÉ
ET DES HOPITAUX

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL SOLCARD

*Associé National de l'Académie de Chirurgie
Directeur de l'Ecole Principale du Service de Santé
de la Marine et des Troupes Coloniales
Officier de la Légion d'Honneur
Croix de Guerre*

A MONSIEUR LE MÉDECIN EN CHEF VARACHE

*Sous-Directeur de l'Ecole Principale du Service de Santé
de la Marine et des Troupes Coloniales
Officier de la Légion d'Honneur
Médaille Militaire — Croix de Guerre*

A MON MAITRE ET PRESIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR PAUL PAGÈS

Professeur de Pathologie et Thérapeutique générales

à la Faculté de Médecine de MONTPELLIER

Croix de Guerre

MON CHER MAITRE,

Le grand honneur que vous avez bien voulu m'accorder de présider cette thèse est pour moi une joie profonde en même temps qu'un symbole. Votre enseignement aura été le levain de ma pensée. Persuadé, à juste titre, qu'un esprit sincère ne peut pas ne pas rencontrer en chemin les vérités éternelles dont les Maîtres de Montpellier se sont faits les dépositaires, vous m'avez encouragé à laisser à ma personnalité le plus libre développement. Parti de points de vue nouveaux, c'est avec l'émotion la plus vive que je vous ai entendu dire que j'avais retrouvé la voie où les grands Maîtres montpelliérains dont vous occupez aujourd'hui avec tant d'autorité la chaire, ont engagé la doctrine montpelliéraine. A travers vous, je suis fier d'être leur élève. A travers vous, c'est aussi à eux que je rends un respectueux et affectueux hommage. Puissé-je, dans l'étude de la philosophie médicale, entendre toujours leurs grandes voix!

PLAN

AVANT-PROPOS	PAGE 13
QUALITÉS INTELLECTUELLES DU MÉDECIN	PAGE 15
QUALITÉS MORALES DU MÉDECIN	PAGE 25
VIE DU DOCTEUR ROME	PAGE 42
BIBLIOGRAPHIE	PAGE 60

ESSAI SUR LA PSYCHOLOGIE DU MÉDECIN

AVANT-PROPOS

« Il faut connaître de l'intérieur. »

PLATON.

L'inspiration de notre essai est toute entière en cette phrase en exergue. Au lieu de rechercher du dehors quelles facultés requièrent l'étude ou la pratique de la médecine, nous nous sommes laissé aller à penser qu'il nous serait possible de les voir en action, au cours de l'acte médical. Il peut paraître ambitieux de vouloir ainsi plonger, grâce à l'introspection, au sein de la pensée mouvante, et surtout, la méthode pourra sembler entachée d'une subjectivité trop marquée. Mais nous avons reçu tant d'avis autorisés, de conseils et d'encouragements, dont cette modeste contribution à la philosophie de notre profession portera, nous l'espérons, comme le parfum discret, qu'un travail d'approche vers une connaissance au moins superficielle des qualités intellectuelles du médecin ne nous a pas paru ingrat.

Pour déceler les qualités morales, pour découvrir l'âme à proprement parler, le même souci de saisir sur le vif le réel — afin de ne point le voir, idéalisé, à travers le prisme déformant d'un enthousiasme trop naturel à qui embrasse la profession, — nous a conduit à déduire ces qualités d'une tendance qui éclate aux yeux de tous ceux qui regardent vivre le médecin : l'attrait instinctif qu'il ressent envers le malade.

D'aucuns, qui ne croient pas à la beauté morale, et

affichent un pessimisme systématique ou un scepticisme négateur, auraient encore pu avancer que notre type de médecin était trop parfait pour être vrai, qu'il ressemblait à l'une de ces chimères dont se repaît l'imagination de ceux qui ont eu à souffrir au contact d'une réalité trop vile, et se réfugient, loin de l'action, dans le monde de la fantaisie, de l'utopie, de la féerie. Pour établir contre eux qu'il n'en est rien, nous n'aurions qu'à ouvrir sous leurs yeux étonnés le merveilleux livre d'histoire de notre profession. A chaque page ils y verraient surgir des figures qu'une beauté surnaturelle de l'âme auréole d'une apparence si irréaliste, qu'on ne veut pas, même pour s'assurer de leur existence, les toucher, de peur de les voir disparaître, comme s'évanouissent, au souffle du vent léger, les navsages de rêve que dessine, le soir venu, le soleil jouant dans une chevelure de nuées. Entre elles, entre tous les « médecins de campagne » fameux par leur bonté — la dernière nensée du Professeur Legendre fût d'écrire leur histoire (1) — le Docteur Amable Rome méritait le plus d'être cité en exemple. Sur sa tombe, le sculpteur grenoblois Sanpev n'a écrit qu'une phrase : « Pertransiit benefaciendo » — Il a passé en faisant le bien. — Mais le « Médecin de campagne » de Balzac en perpétue la mémoire. Et pour avoir de lui un reflet plus fidèle, nous n'avons eu, au cours de notre pèlerinage, qu'à écouter les voix qui montent du cœur de ceux qui ont gardé son souvenir, dans son pays natal, ce Dauphiné que nul ne peut connaître sans l'aimer, et où l'amabilité est comme une fleur naturelle du caractère. A tous, qui se sont attachés à nous faire aimer notre héros, à Madame Germaine Rome, à ses enfants, à Monsieur Jacques Rome, architecte à Grenoble, à notre confrère le Docteur W.-H. Classen, médecin à La Grave, qui voulut bien se charger de difficiles recherches, à Monsieur l'Abbé L. Gaillard, curé-archiprêtre de Voreppe, notre guide si éclairé, un grand merci. Que cet essai reste toujours pour eux le gage de notre amitié.

(1) Cette précision nous a été fournie par Monsieur le Professeur Montglond, de la Faculté des Lettres de Grenoble.

CHAPITRE I

Qualités intellectuelles du Médecin

Comme Narcisse cherchait vainement dans les eaux fuyantes de la rivière l'image d'idéale pureté de son visage, ainsi souvent notre intelligence voit la trame de notre vie psychologique se dérober à son enquête indiscreète. C'est pas à pas que l'on progresse, durement, obsédés, tels les alpinistes suspendus au-dessus de l'abîme que leur hardiesse a voulu creuser au-dessous de leurs pas, par le besoin d'une prise solide où nous pourrions nous raccrocher et contempler en sécurité le chemin parcouru. Au lieu d'agiter dans le vide des idées batailleuses, il vaut mieux se fixer à quelque certitude expérimentale sur laquelle chacun puisse réfléchir à son tour son effort d'analyse.

Ainsi se justifie facilement que nous ayions choisi pour essayer de dégager les qualités intellectuelles du médecin, l'étude de l'élaboration du diagnostic. Il nous semble que c'est l'acte caractéristique de l'esprit du médecin; de plus, nous avons tous sur cette question un minimum d'expérience. Sans doute pourra-t-on dire qu'une habitude plus grande de sa pratique eût été nécessaire pour en envisager toutes les modalités, et que notre essai eût gagné en vérité et en finesse à attendre l'âge où s'établit la sagesse. Pourtant, il apparaît qu'à mesure que le diagnostic devient plus spontané et automatique, les processus qui y conduisent se perdent davantage dans l'ombre. Il est plus facile de décomposer les mouvements de l'oisillon qui s'essaye à voler que ceux de l'hirondelle dans sa course rapide. Ainsi des habitudes de notre esprit. D'ailleurs n'avons-nous pas manqué des conseils les plus sages; et

ne voulons-nous présenter cet essai que comme l'ébauche grossière et imparfaite, taillée à grands coups dans la glaise, et que le sculpteur modèlera, longtemps, patiemment, avec amour, avant d'en faire la figure idéale et merveilleuse, qu'il burinera plus tard joyeusement dans le marbre serein.

Etablir un diagnostic, c'est un peu partir en un voyage à l'aventure avec un bagage parfois lourd et encombrant. La pathologie nous munit d'un ensemble de schémas dont la sécheresse et l'impersonnalité contrastent avec la diversité et le relief de la réalité vivante. C'est un lieu commun de répéter: « Il n'y a pas de maladie, il n'y a que des malades ». Pourtant nous recherchons seulement la première et nous n'avons que des concepts pour l'identifier.

L'étape préliminaire du diagnostic se révèle donc comme la nécessité d'abstraire d'un ensemble confus une idée générale. Chez le malade, chaque signe se présente avec une coloration personnelle, une foule de caractéristiques particulières. C'est un des mérites des homéopathes de s'être demandé si on ne pouvait pas substituer à la notion sèche du signe abstrait, considéré en lui-même, celle de l'ensemble qui l'accompagne et lui donne toute sa valeur. Mais l'élaboration d'une nosologie scientifique est difficile sur une telle base, et une thérapeutique trop individuelle risque de rester trop empirique. La méfiance que nous opposons, jeune médecin, aux données de l'interrogatoire vient de ce qu'elles nous offrent des relations subjectives à l'excès. Plus tard, nous saurons, à partir d'elles, faire, dès l'abord, une ébauche de diagnostic. Au début, nous exigeons des faits précis, nets, objectifs, qui nous autorisent à construire une image claire. L'examen nous les fournira.

A cette phase, le médecin a besoin d'« esprit d'observation ». *L'acuité des sens* est, certes, une de ses composantes essentielles: mais il faut y faire entrer aussi une certaine finesse psychologique, faite d'intérêt, — au

sens philosophique du mot, — d'intelligence, d'habitude de la recherche, de rapidité de la pensée, dont la somme appelle une qualité intellectuelle essentielle, la *subtilité*. Savoir se mouvoir à travers les contradictions de l'interrogatoire, déjouer la méfiance du malade, percer à jour ses mensonges, voilà une tâche qui s'apparente aux difficultés de l'historien aux prises avec des documents falsifiés. Elle exige du médecin l'*esprit de finesse*. Il y a plus: l'esprit déploie dès lors un processus plus actif; en effet, il est rare que nous n'ayions pas, au premier contact avec le malade, une vague intuition du diagnostic. Nous imprimons déjà à notre investigation une certaine direction, nous cherchons à grouper les éléments d'une idée générale, à réaliser une image quelconque présente à notre esprit. Nous visons à reconnaître, en un mot, un des concepts dont la théorie nous a pourvu. Nous aimerions à rappeler ici l'admirable parole de l'Évangile: « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé ». Comme en reflet des choses qui viennent vers lui, notre esprit pousse vers les choses un souvenir, jusqu'à ce que perception et souvenir coïncident.

Rien n'est encore fait: établir un diagnostic n'est pas étaler sur un plan une collection des symptômes; la maladie s'étend à la fois dans la durée et dans l'espace. Si nous voulions en donner une représentation schématique, nous pourrions la figurer sous l'apparence d'un cône: le sommet résume la cause et la base enferme les signes actuels de l'affection. De haut en bas s'échelonnent les réactions progressives à la cause pathogène. Il faudra retrouver cette évolution. D'autre part, l'organisme ne dispose, pour révéler les atteintes du mal, que d'un petit nombre de signes. Comme un langage primitif, où un seul terme évoque les objets les plus différents, les réactions sont identiques dans des affections très diverses. Peut-être est-ce pour échapper à la confusion qui en résulte, autant que par méfiance vis-à-vis de leur subjectivité, que les médecins se sont attachés à dépister des signes physiques chaque jour plus

nombreux et plus fidèles: néologismes d'une langue pauvre. Pour nous en tenir à cette comparaison, encore, ce n'est point la mise en file des mots dans n'importe quel ordre, mais leur disposition en phrases, qui acquerra un sens. Il en est de même des symptômes: leur accumulation ne révèle pas la maladie; il faut les *hiérarchiser*. La tâche est d'autant plus ardue que leur importance n'est souvent pas proportionnelle à leur intensité. En tout cas, puisqu'elle est l'essentiel de l'acte médical, si nous arrivons à en suivre le processus, peut-être reconnaitrons-nous au passage quelles facultés le médecin met en jeu pour l'accomplir.

Une infinie diversité règne, en apparence, sur les voies que nous empruntons pour atteindre le diagnostic. Il est d'abord des cas où le médecin peut apparaître doué d'une sorte de faculté de supra-intellection, de divination. C'est ainsi que notre Maître, Monsieur le Professeur Pagès, nous rapportait deux exemples personnels où, selon toute apparence, l'« intuition » seule avait fait naître le diagnostic, d'un coup. On ne peut nier l'intuition. C'est une évidence de la vie courante. Cependant pour le médecin, une constatation s'impose: une solide expérience s'avère indispensable pour arriver à une telle maîtrise du diagnostic. Si nous en cherchons la signification profonde, nous voyons que l'expérience accroît sans cesse la somme des images que nous possédons, qu'à mesure que nous avançons, nous nous accordons mieux aux « rythmes » les plus divers de la vie, que celle-ci trouve en nous des « résonnances » de plus en plus fidèles. Il arrive un moment où, tel un instrument qui serait capable de reproduire les harmonies les plus variées, ou encore, tel un spectre infiniment étalé dans lequel toutes les nuances seraient présentes, la réalité trouve en notre esprit un miroir idéal. C'est en ce sens qu'il est vrai de dire que « l'honnêteté du médecin est dans le travail ». C'est grâce à lui seulement que nous fixons les multiples aspects du réel. C'était l'opinion de Bergson qui disait de l'intuition que « nous devons souvent nous y préparer par une lente

et consciencieuse analyse, nous familiariser avec tous les documents qui concernent l'objet de notre étude », et qui souscrivait expressément, ainsi que le rappelle Jacques Chevalier, à la remarque de Maurice Blondel: « que la compétence du connaisseur dans l'ordre qualitatif est une « intuition lentement et laborieusement obtenue ».

Que dire de la divination? Ne s'agirait-il pas de diagnostics faits grâce à la perception subtile mais inconsciente de signes qui évoquent d'un coup l'image antérieure dans laquelle ils se trouvaient inclus? Hypothèse assurément. Peut-être vaut-il mieux s'incliner avec humilité devant cet insaisissable. Après tout, ce ne serait pas le seul problème impossible à résoudre dans le domaine de l'esprit: des « pressentiments » obscurs à l'insondable énigme du génie, s'échelonne toute une gamme de faits à signification mystérieuse. N'en est-il pas de même du secret de chaque âme, de sa caractéristique personnelle indéfinissable? D'ailleurs, il vaut mieux qu'il en soit ainsi: terres inconnues, elles nous attirent vers la découverte; elles ont le charme du nouveau, l'attrait des cîmes inviolées.

Dans la pratique courante, très souvent, au moment d'aborder le malade, nous sentons s'éveiller en nous une tension d'esprit curieuse, comme si derrière l'attention que nous portons au patient, notre mémoire ramenait à la conscience un flot de souvenirs, impatients de s'extérioriser. Inconsciemment, l'un ou plusieurs d'entre eux tentent de s'imposer à notre jugement, de coïncider avec la perception présente. C'est ce que nous voulions exprimer en supposant que, dès l'examen, nous nous efforçons de reconnaître une image déjà en notre possession. Tous les médecins ont éprouvé le danger de cet état d'âme, la contrainte qu'il faut déployer pour ne pas céder à une idée préconçue, ne pas suggestionner le malade, et ne pas voir à tort des signes en relation avec notre « idée fixe ». Et puis, tandis que se dessine dans notre perception l'image de la maladie, tout d'un coup la lumière se fait, parfois avec une évidence vraiment crue. On dirait qu'un souve-

nir perdu se réanime soudain, que notre langue se délie pour prononcer un mot oublié. Nous ne raisonnons guère, nous essayons seulement de nous remémorer; nous n'établissons pas de construction progressive et lente, nous sommes en quête d'une ressemblance. Un autre groupe de faits vient fortifier l'expérience intérieure et en dessine la figure motrice: au début de la carrière, nos examens sont malhabiles; les gestes ne nous en sont pas familiers. Quiconque se rappelle ses premières tentatives se souvient aussi du vide qui régnait à ce moment-là dans son esprit. Aucune idée directrice ne l'habitait. Au contraire, à mesure que notre expérience s'affirme, nos gestes gagnent en harmonie, en complétude, en complexité. Dans le cadre sommaire de l'interrogatoire et de l'examen par appareils — dont on peut accorder l'acquisition machinale à l'automatisme, — nous insérons des recherches plus hardies, à objectifs plus profonds et plus précis, avec l'ambition de passer d'un diagnostic général à celui qui définira très exactement l'affection. Elles sont le résumé rapide des gestes que nous avons pratiqués avec davantage d'hésitation dans des circonstances antérieures. Si nous nous détachons alors du côté purement matériel de notre examen, et que nous remontions dans notre esprit, nous y retrouvons, faciles à évoquer, les souvenirs des cas antérieurs qui ont ouvert des sentiers inconnus à notre connaissance du diagnostic. Le seul fait de nous y être aventurés une fois a créé une habitude, une facilité plus grande à y revenir, comme une voie ouverte à notre imagination. Nous croyons que ce n'est pas pure coïncidence si les deux aspects, moteur et mental, de notre expérience précédente se trouvent à ce moment réunis. Les gestes que nous esquissons doivent témoigner de la tendance active de notre esprit à faire entrer l'un dans l'autre souvenir et perception présente. Tandis que le subconscient du médecin déploie l'éventail de ses souvenirs, de l'autre son corps en préfigure la réalisation motrice.

Le diagnostic n'est pas toujours aussi immédiat. Il arrive au médecin de se trouver placé en face d'une énig-

me quasi-insoluble. Si l'on analyse bien cette sensation, on y découvre de multiples modalités. Ou bien notre image de la maladie est claire mais ne correspond à aucune donnée théorique: défaut d'expérience, — le plus souvent, — ou affection vraiment inconnue. Ou bien, dans la majorité des cas, notre diagnostic erre *parce que l'image qui ressort de l'examen reste floue*. En poussant plus profondément, on verrait que ce ne sont pas tellement les symptômes, les éléments, qui font défaut: notre trouble vient plutôt du désordre qui les brouille, et empêche de les disposer autour d'une idée générale. Leur hiérarchie n'est pas parfaite. C'est que l'idée nous manque; nous ne l'avons pas dans l'esprit et nous ne la trouverons pas si nous ne sommes capable de la créer, si nous manquons d'imagination.

Le moment est venu de nous demander ce qu'est le « flair médical ». Il serait certes facile de s'arrêter à dire qu'il est « la faculté qu'ont certains médecins de faire vite et avec précision des diagnostics que d'autres tardent à formuler ». Cette tautologie ne saurait satisfaire l'esprit. Mais, pour la dépasser, il nous faut définir le diagnostic lui-même. Si on veut l'élever au-delà de la pure observation des symptômes — qu'on dénomme avec un peu trop de complaisance le diagnostic symptomatique (?) — on doit l'envisager sinon comme la découverte de la cause — pas toujours atteinte, — du moins comme la connaissance de l'organe malade et du processus général de l'affection. Au fond, il s'agit de l'établissement d'une échelle de rapports, d'une chaîne de causalités dans la durée et dans l'espace. Lorsqu'elle n'est pas immédiatement et clairement évidente, elle réclame de l'esprit la construction d'une série d'hypothèses dont chacune expliquera plus ou moins bien les faits. Qu'une d'entre elles coïncide avec eux, le diagnostic est fait.

Ainsi sommes-nous amené à conclure des résultats de l'analyse intérieure: trouver, c'est reconnaître quelque image que nous possédons déjà, acquise ou créée. Le flair médical consistera à en posséder beaucoup — le flair

n'est alors que de l'expérience, — ou à être capable d'en créer plus vite que d'autres. Quelle faculté y exercerons-nous? Sera-ce l'intelligence? Dans son sens le plus strict et le plus vrai elle est l'art de juger des rapports. Elle raisonne, elle progresse à pas lents à travers les déductions. *Mais elle n'invente rien.* Le pouvoir de créer n'appartient qu'à l'imagination. Elle seule soulève les hypothèses nouvelles, les plus imprévues parfois, que l'intelligence saisit au passage pour en apprécier la justesse. On l'a durement nommée « la folle du logis » : elle en est plutôt la fée aux doigts habiles; en en bouleversant l'ordre sévère, elle présente les faces inconnues des objets, éveille de nouveaux aspects, fait surgir des contrastes ignorés. Elle a le dynamisme de la vie qui crée du neuf à chaque instant, et que l'intelligence ne peut guère suivre dans sa mobilité. Elle participe de plus de la vivacité et du coloris du concret, donne à la maladie l'attrait d'une chose vivante et fixe par là l'attention vagabonde.

Tout au moins, si tout est loin d'être clair au terme d'une étude aussi sommaire des qualités intellectuelles du médecin, avons-nous l'espoir d'avoir levé un coin du voile et mis au jour quelques facultés maîtresses du diagnostic, élucidé dans quelles proportions elles s'y mêlent, dans quel sens elles jouent. La *mémoire*, d'abord : prenons garde qu'il ne s'agit point de la mémoire-habitude (1), celle qui réalise l'automatisme, mais de la mémoire-souvenir qui conserve les images du passé. User de la première serait courir au désastre. Elle ne connaît point de variantes et ne comprend pas la diversité de la

(1) On sait qu'Henri Bergson a distingué deux formes de mémoire : la *mémoire-souvenir*, qui fixe une à une, comme sur un film, les images du passé ; et la *mémoire-habitude*, qui permet d'acquérir l'automatisme par la répétition des mêmes actes. C'est ainsi, pour prendre son propre exemple, que, de l'ensemble d'actes nécessaires pour savoir une leçon, la mémoire-habitude ne retiendra que la leçon parfaitement sûre, alors que la mémoire-souvenir aura fixé les différentes phases de l'acquisition chaque fois plus parfaite de la leçon, avec leurs circonstances éventuelles.

vie; une fois mis en route, son mécanisme est sourd aux avertissements et va droit au but avec l'aveuglement de l'instinct. La laisser dominer l'intelligence serait se condamner à prendre pour réalité les schémas figés de la pathologie, à ne rien reconnaître de nouveau, à être insensible aux nuances cliniques. La mémoire-souvenir, au contraire, est une compagne effacée et fidèle de l'intelligence: elle suggère sans contraindre, elle est réceptive à tout ce qui ne ressemble pas au passé. Déployant à notre appel toutes les images qu'elle possède, elle laisse à l'intelligence le soin de choisir. C'est comme un album où serait rassemblée toute notre expérience, comme la palette du peintre au jour du rendez-vous des couleurs.

L'imagination, ensuite, partout utile. L'étude de la pathologie serait bien ardue si nous n'avions à notre service que l'intelligence et la mémoire-habitude, et si la collection des signes enfouis dans les traités n'évoquait pas à notre esprit l'être vivant souffrant. A vrai dire, il est impossible — à moins de n'avoir comme idéal que la souvenance du perroquet, — de retenir de la maladie une idée abstraite, encore moins un pur mécanisme appris. Il est infiniment plus aisé d'en conserver une image: c'est bien pourquoi la pratique de l'hôpital vivifie tellement l'enseignement théorique. Mais même sans la vue du malade, il est possible à l'imagination, pourvue d'éléments abstraits, de construire de lui une image assez colorée, de créer artificiellement l'ambiance, l'allure générale du processus pathologique. Le souvenir en sera mieux *assimilé*, il aura presque la vivacité de l'expérience vécue et se présentera au premier rappel.

La même faculté de créer des rapports devient nécessaire quand nous cherchons à hiérarchiser les signes, à voir la maladie *dans son ensemble*. Enfin, devant une affection inconnue, elle obvie à notre embarras et présente les hypothèses.

C'est alors que surgit *l'intelligence*: restée dans l'ombre, elle accourt avec son arsenal logique. Saisissant du sein de la mémoire les décalques du passé, elle les con-

fronte avec la perception présente et apprécie le semblable et le différent. C'est le juge en dernier appel: aussi le médecin doit-il l'avoir bien claire; la subtilité, l'esprit de finesse, déjà utiles à l'examen, deviennent ici d'une importance primordiale.

Une qualité mesure chez le médecin l'intensité du complexe intelligence-imagination : *la largeur d'esprit*, mère de l'indulgence. D'aucuns, malheureusement égarés dans la carrière médicale, lorsque leur science n'arrive pas à débrouiller un écheveau de symptômes, ou qu'ils se sont fourvoyés dans un diagnostic erroné, se refusent à reconsidérer le problème, et attribuent l'échec de leur thérapeutique à on ne sait quelle mauvaise volonté du malade. Bornés dans leur culture, ils ne veulent pas admettre que des facteurs psychiques dont ils n'ont pas la notion puissent déterminer une affection. Loquaces quand il s'agit d'affirmer l'action du physique sur le moral, ils sont rebelles aux effets trop évidents du mental sur le physiologique. Combien de patients sont victimes de cet amour-propre intempérant de leur soigneur, et ne sont taxés d'imaginaires que parce que leur médecin manque par trop d'imagination pour supposer qu'un insaisissable le dépasse. Ces faits appellent de sévères réflexions : à l'intelligence du médecin de se frotter au contact du réel; que rien de ce qui est humain ne lui soit étranger; qu'il soit apte à philosopher aussi bien des sciences de la matière que des choses de l'esprit. Ainsi ne méritera-t-il pas la rigoureuse condamnation dont chargeait les médecins de son époque, il y a un siècle déjà, un des Maîtres de cette Faculté (1), lorsqu'il s'écriait dans l'exorde d'une de ses leçons: « Les médecins d'aujourd'hui manquent trop d'idées. »

(1) « Discours sur l'éducation par la Médecine », du Professeur Ribes.

CHAPITRE II

Qualités morales du Médecin

Rien n'isole plus le médecin des autres hommes que le goût qu'il éprouve pour tout ce qui touche au pathologique: si la maladie est, pour l'universalité des profanes, « un mal qui répand la terreur », lui a l'air de s'en être épris. Au sein de l'anxiété de l'entourage son calme fait presque scandale; on dirait que son optimisme se moque et qu'il n'a point de cœur. Etrange attitude! Nous forcerons pourtant encore le paradoxe en soutenant qu'elle est, — comme on le verra, — normale.

Il n'est pas inutile, pour faire jaillir les contrastes, d'étudier le comportement des proches en face du malade. On ne peut qu'explorer superficiellement ce domaine au-dessus duquel l'amour et les souvenirs communs élèvent une barrière bien impénétrable. Cependant un sentiment émerge assez pour qu'on en cueille facilement l'aveu: l'incertitude. Elle ombre les pensées d'angoisse devant l'être cher qui souffre. Elle crée, aidée de l'ignorance, le pénible sentiment d'impuissance envers le mal. Elle repousse les proches de l'action aux larmes. Le fait se vérifie dans la pratique, quelquefois au détriment du médecin: on a recours à lui autant comme magicien qui prévoyait que comme thaumaturge; et on lui en veut souvent davantage de n'avoir point prédit juste que de n'avoir pas guéri.

A l'encontre, les réactions du médecin ne se colorent pas d'affectivité. Evidemment, le malade n'est pas de ses intimes et sa souffrance n'émeut pas en lui la sensibilité. C'est un danger, car notre action est bridée par une connaissance incomplète de la psychologie du patient;

mais c'est avant tout un grand avantage: des yeux em-
bués de larmes, des mains tremblantes, le souci premier
de ne pas faire mal ne permettent guère de soigner. Pour
être observateur, l'esprit doit être lucide et dur.

Il nous est relativement facile de le devenir. Un in-
térêt scientifique des plus vifs recouvre la notion de dou-
leur. La maladie n'est pas pour nous, médecins, une sen-
sation, mais quelque chose de représentatif, d'intellec-
tuel, une image vivante, un processus actif. Si cruel qu'il
paraisse aux esprits non avertis, l'affectivité a un rôle à
jouer, bien différent au demeurant de celui qu'on lui
accorderait volontiers: la passion anime notre investi-
gation, la maladie est — paradoxe aux yeux du profane
— « intéressante ». De sa chasse aux lésions, le médecin
arrive à tirer du plaisir; entré dans le monde curieux de
la pathologie, il lui arrivera d'avoir des manies qui appa-
raîtraient facilement morbides, mais qui sont, au fond,
l'analogue de celles de la vie courante. Les « beaux cas »,
— les sujets les plus tarés, — désir suprême du clinicien,
les « belles autopsies » que recherchent à l'envi anatomo-
pathologistes et légistes, s'apparentent, dans le domaine
médical, aux timbres rares du philatéliste obstiné, aux
meubles anciens du collectionneur féru d'antiquités. Cel-
les-là comme celles-ci réjouissent les yeux; à leur com-
merce, le médecin gagne une sûreté de vue, une sorte de
bon goût qui le fait courir d'instinct à des diagnostics
inaccessibles aux moins passionnés. C'est pourquoi les
Maîtres s'absorbent dans un monde où l'aspect idéal des
choses, la beauté même ont l'air de n'avoir point de place:
si Dante avait connu les visages défigurés des lupi-
ques, des lépreux, s'il s'était aventuré à sentir l'odeur
écœurante où stagnent les gangréneux pulmonaires, s'il
avait sondé l'atroce douleur des cancéreux, assisté à la
torture de l'intelligence intacte témoin de la ruine de
l'organisme, il n'eût pas eu besoin, pour atteindre les abî-
mes de la souffrance humaine, de descendre aux Enfers.

Comment, d'une tendance instinctive chez tous à fuir
le malade, le médecin a-t-il su faire une passion con-

traire? C'est là l'un des aspects les plus attachants de la psychologie médicale; à le résoudre, on saurait si le médecin se dépouille vraiment de toute sensibilité, si l'aideur de son observation peut lui faire oublier la personne humaine; on découvrirait l'origine de la vocation.

Une des raisons de la métamorphose pourrait être le contact quotidien de la douleur: l'habitude atténuée peu à peu notre répulsion, amène l'accoutumance. Mais elle nous permettrait tout au plus de passer près des malades sans nous en inquiéter; forme monstrueuse de l'indifférence, une telle « qualité » constituerait la plus épouvantable illustration du mot de Péguy: « Il n'y a rien de pire que d'avoir l'âme habituée ».

La curiosité scientifique sera-t-elle mieux à même de nous expliquer l'intérêt que le médecin accorde au malade? Une brève incursion dans son domaine nous apprend qu'elle analyse. C'est tout: elle ne cherche pas à modifier. Elle ne saurait donc éveiller le désir de guérir. Utile à l'esprit d'observation, elle servira au diagnostic, suscitera la recherche expérimentale; mais la thérapeutique lui restera étrangère.

L'un des traits de la profession médicale nous mène aux abords de la solution. Nous avons noté que le sentiment des proches en face du malade emprunte sa coloration affective à la sensation d'impuissance devant les manifestations du mal. Le médecin, lui, se sait armé: et de plus en plus à travers les études et surtout avec l'expérience. Par elle, l'hésitation de nos premiers pas dans la carrière fond comme neige au soleil. Avec moins d'assurance que le savant, certes, mais dans un domaine plus complexe, *le médecin sait ce qui va se passer*, comment se déroulera le drame s'il n'intervient pas, comment au contraire il va y mettre fin. De là naît son calme: la chose est si vraie que, dans un cas où il est désarmé, après avoir vainement épuisé toutes les ressources de son art, il retrouve la sensibilité apparemment disparue. Devant le mur au pied duquel s'effrite sa puissance, comme le prisonnier derrière la porte qui vient de se refermer sur le

jour qu'il ne doit pas revoir, il sent remonter, d'une source inconnue, une sombre désespérance. Elle sera, pour certaines âmes peu vaillantes, le premier pas vers le scepticisme.

Il est impossible, toutefois, d'estimer le problème résolu. L'expérience est tardive, le sens des responsabilités ne se développe que quand nous sommes assurés d'un moyen d'action. Le désir de guérir du médecin n'en attend pas la naissance puisqu'il est à l'origine de la vocation. D'autre part, la notion de responsabilité n'a pas la fraîcheur, la spontanéité du *besoin de guérir*, marque essentielle du vrai médecin, pourvue du cachet d'une tendance instinctive, d'une nécessité du caractère.

Il ne reste plus à invoquer que la pitié. Claude Bernard l'avait bien compris, lui qui, après Bellini, redisait que la médecine naquit de la commisération. Savoir d'où procède la pitié sera donc notre tâche.

La douleur d'autrui trouble déjà l'âme vulgaire. Mais il faut, pour la toucher, des manifestations extérieures bruyantes: cris, pleurs. Dans le bien-être du plus endurci s'insinue alors comme une épine qui l'empêche de jouir béatement, une insatisfaction organique. Devant un spectacle qui le gêne, il a l'air de souffrir: mais c'est pour lui-même. Quelle que peu différenciée que soit cette sensation, elle est tout de même le canal de la « sympathie ».

L'âme plus élevée sait que son malaise n'est que le miroir de la souffrance d'un autre: en se sublimant, l'impression se mue en perception et se rattache à son véritable objet. Plus elle s'intellectualise, d'ailleurs, et plus elle s'affine: à l'âme artiste, toute douleur, toute laideur apparaît pitoyable et prend la valeur d'une dysharmonie de la création. Le sens du Beau s'affirme.

De la rétraction devant les défauts de l'être naît le désir d'un monde meilleur, où les yeux ne soient plus blessés, où l'esprit évolue à l'aise, où la vie sociale soit facile au contact d'humains normaux et beaux: première ébauche du désir de guérir. Car l'insatisfait n'aura de

cesse qu'il n'ait retrouvé le bonheur. Et s'il sait ne pas s'évader à sa poursuite dans l'univers du rêve, s'il reste vraiment au sein de la vie, grandira chez lui un besoin chaque jour plus ardent de remédier aux imperfections.

Ainsi le sens du Beau prend une place de premier plan parmi les qualités morales du médecin. A lui de ne pas s'habituer au spectacle de l'anormal et du hideux qu'il côtoie, mais d'en garder une répulsion intime. Par contraste, alors, il goûtera mieux le charme du parfait qui s'offre : beaux corps au long desquels errent avec une ivresse secrète, son œil fatigué du laid, ses doigts au toucher subtil ; belles âmes dont le rayonnement transfigure la loque douloureuse. En même temps que s'exaltera son amour de l'idéal, s'aiguïsera le regard critique qu'il jette sur le réel.

Si c'était cela seulement la pitié du médecin, peut-être ne garderait-il pas longtemps l'ardeur de guérir. Il est tellement plus aisé de se réfugier dans le rêve que de refaire le réel ! Toute nouvelle exigence d'un amour croissant du beau l'obligerait à sentir plus cruellement combien la maladie défigure. Pour qu'il s'attache de bon gré à sa mission, il faut qu'il y trouve le bonheur. Voici venu le moment de franchir le dernier pas vers le vrai motif de son action, vers le tout de son âme.

Quand nous nous remémorons les scènes de la vie passée, il est des périodes sans couleur et sans charme : elles ont pu s'écouler douces et calmes, il n'en reste rien ; en d'autres, nous avons peiné, lutté contre des obstacles sévères, tenté de nous élever, rudement, vers un idéal ; que nous ayons réussi ou que des déceptions aient brisés nos efforts, il en reste de la joie. Dans la vie présente, il est des jours où aucune volonté, aucun désir ne nous habitent : ces jours-là sont vides et mornes ; au contraire, qu'un violent enthousiasme, une énergie ardente nous entraînent, au souffle d'un indicible espoir, vers un but convoité : nous connaissons le bonheur. L'expérience quotidienne nous montre donc que celui-ci accompagne l'effort. Elle ne nous serait pas indispensable : nous en avons

l'intuition immédiate, *nous aimons à nous dépenser*. En analysant à fond nos impressions, nous y décelons une jouissance particulière, un frémissement, une joie intense, qui est la *joie de vivre* elle-même. C'est en effet dans l'effort que nous réalisons notre individualité: plus il est vif, plus elle s'affirme. Il est la révélation de toutes les énergies que nous croyions assoupies, ou que nous ne savions pas être; il est l'intuition de la liberté, l'affirmation de notre volonté, la mesure de notre puissance. La mise au jour de toutes ces richesses inconnues de nous-même, ce dépassement, cette dilatation de notre « moi » sont la source d'une joie intérieure immense. Elle est telle que nous savons, pour l'éprouver, ne pas craindre le danger, la mort même. Péguy disait déjà : « La vie d'héroïsme est infiniment une opération de joie. »

Le bonheur est bien cela: nous sentir intensément, ne plus douter de notre force, avoir l'intuition d'un esprit jaillissant, la perception d'un corps merveilleusement actif. Tandis que le plaisir nous diminue et nous fatigue, la joie élève et soutient. Quiconque l'a ressentie sait qu'une révélation analogue attend le médecin lorsqu'il soigne. Il y a une satisfaction, non pas tellement morale, mais même intellectuelle attachée à l'acte médical. L'exercer nous apporte une sensation de complétude, d'expansion de nous-même. C'est qu'il exige un effort intellectuel intense, en raison de la complexité du domaine sur lequel se penche notre connaissance; c'est aussi que notre volonté joue fortement en ces moments-là; quelque chose d'inexplicable exalte nos facultés ou peut-être les concentre seulement sur le problème à résoudre, en rejetant très loin les préoccupations étrangères. Il est plus encore: on sait que la présence seule du médecin affecte profondément l'évolution d'une affection; la confiance que le malade lui accorde a l'air de ranimer en celui-ci le goût, le désir de guérir. Pour le médecin, cette certitude est une des joies les plus grisantes: il réalise alors qu'il s'est dépassé, qu'il a établi le contact si difficile avec l'âme d'un autre, qui puise en lui, vraiment, l'ardeur de

vivre. Est-ce autre chose, cette émanation de notre propre substance, que *l'acte de créer*? Où donc avions-nous déjà rencontré le souffle qui l'anime, qui leur rend si chers les malades et le tient prêt, pour les défendre, à tous les sacrifices? Mais précisément chez tous ceux qui se sentent des âmes de créateurs : le compositeur qui extrait de l'univers harmonieux de ses songes le message de quelque symphonie; le sculpteur qui marche avec, dans l'esprit, une figure idéale et s'acharnera sur la pierre jusqu'à ce qu'elle en ait concrétisé les traits; le penseur dont l'intuition s'incarne dans les mots. Il n'est que de se rappeler Beethoven écrivant, sourd, en proie aux plus affreuses tortures morales, sa *IX^e Symphonie*, — un hymne à la joie, — Wagner, partout déçu, toujours incompris, et ne cessant pourtant de travailler, — comme il l'écrivait à Listz, — au sein d'une atmosphère d'indicible bonheur, pour deviner quelle joie accompagne la création. C'est le vrai salaire du médecin, celui dont nul ne le frustrera.

Notre conclusion sera que le besoin de guérir du médecin est, — en face d'un monde dont le spectacle le blesse, — l'irrésistible désir de retrouver la paix en rendant le réel conforme à son idéal du Beau, et l'aspiration à se révéler à lui-même les richesses de son individualité. C'est une forme d'égoïsme, si l'on veut; mais un égoïsme fertile, puisqu'il aboutit à élever autrui en même temps que nous-même, un égoïsme légitime, qui suit la direction de la vie, la courbe de la création; un égoïsme noble que recommandent les religions, en conseillant avant tout la perfection en vue du salut.

Un mot résume peut-être l'âme ardente du médecin : l'enthousiasme. Certes, il éveille bien des méfiances : l'enthousiaste est trop souvent celui qui, un instant épris d'une passion violente, d'un idéal inaccessible, succombe sans s'y être élevé, et, retombé aux plus mornes désillusions, brûle ce qu'il a adoré. L'ardeur du médecin dure, au contraire, car elle s'alimente à la joie créatrice de chaque acte de la vie professionnelle; l'incessant re-

tour offensif du mal dresse sous ses pas des obstacles qui stimulent son zèle en évoquant les souvenirs de la joie qu'il connût à vaincre les précédents: pour l'éprouver de nouveau, il se lance derechef à l'assaut. Il fait penser aux alpinistes: plus élevée est la cîme, plus difficile le rocher, plus grand est leur effort et plus marqué leur triomphe. Aussi, pour étreindre le sommet ne recherchent-ils pas la voie sans risques, mais le passage ardu, qui donne l'impression la plus grisante, le frémissement devant l'à-pic vertigineux, l'émotion du danger imminent. Les paresseux s'en étonnent: leur corps est sans vitalité, leur cœur sans idéal, le goût de la lutte ne les anime pas. Ils n'ont rien à faire dans la profession médicale. Les adeptes de celle-ci se garderont, au fond, si l'on veut bien y réfléchir, de ce que l'admirable Péguy nommait le « vieillissement ». L'enthousiasme, l'optimisme raisonné, profond, la joie de créer, la certitude qu'un monde beau est possible et désirable, n'est-ce pas l'essence même de la jeunesse du cœur?

Il est pourtant des sceptiques (1). Rabelais a osé écrire: « La médecine est une farce ». Au cours des âges, bien des thaumaturges, avec la même ironie découragée, qui se veut amusée et qui n'est que douloureuse, ont fait écho à ces paroles. Ambroise Paré disait: « Je le pansay, Dieu le guarit ». Quant à Magendie, l'art de guérir lui paraissait « un leurre bon à prendre les simples parmi les savants, ou à calmer l'imagination de ceux qui le réclament ». Auguste Lumière, dans son ouvrage consacré aux « Horizons de la Médecine », laisse échapper une condamnation à peine déguisée de la thérapeutique actuelle: « Les insuccès, écrit-il, ou tout au moins les grandes insuffisances de la thérapeutique vis-à-vis des maladies aiguës ou lésionnelles, ont justifié dans une large mesure les appréciations péjoratives de Trousseau. »

(1) Extrait de notre article: « Scepticisme et Médecine », Presse Médicale du 11 mars 1939.

Faut-il donc admettre que la somme d'expérience qu'acquiert le médecin soit vaine; qu'inutiles soient les peines que lui coûte une existence toute entière passée au service de ses semblables; que la science qu'il assimile avec effort, les travaux par lesquels il croit avancer vers la vérité ne représentent qu'amusements stériles et songes creux; que l'homme enfin n'ait qu'à s'abandonner et le médecin à disparaître? Ce serait la conclusion logique d'un scepticisme érigé en système. Avant d'y consentir, encore faut-il voir s'il se justifie.

Le scepticisme du médecin envers son art se complait dans la contemplation de l'anarchie apparente qui préside à la vie. Exubérance colorée dont la diversité séduit le poète, mais où l'œil trop pénétrant du médecin cherche en vain une loi. La vie poursuit, sans se lasser, son chemin au milieu des obstacles que dressent devant elle des dispositifs anatomiques défectueux, et semble ainsi attester de leur faible importance. La spécificité biologique met en déroute la physico-chimie. Quel désarroi pour certains esprits, formés à la seule école des sciences exactes!

Les Maîtres de l'Ecole anatomo-pathologique avaient cru pouvoir enfermer les maladies dans des cadres rigides et définitifs. Ils les mettaient en équations: d'un côté la lésion, de l'autre un ensemble de symptômes bien définis et constants. Certes, la conception était séduisante, la Médecine lui doit de sérieux progrès. L'œuvre des Charcot, des Laënnec reste vivace et leur esprit anime encore les recherches actuelles. Mais il a fallu distinguer dans la maladie des formes cliniques, c'est-à-dire différencier des variétés d'une même affection. Cette dispersion ne pouvait que ruiner la méthode anatomo-pathologique: à chacune des variétés si nombreuses, on ne peut lier en effet une lésion nettement distincte; d'ailleurs une même lésion se manifeste par des variétés cliniques assez lointaines. C'est la négation du principe de base. Les syndrômes marquent un progrès de l'esprit physiologique: Mais leur multiplication empêche l'édification d'une noso-

logie claire basée sur eux. Errante, la pathologie ne sait où diriger ses pas indécis.

Le laboratoire vagabonde aussi dans les sentiers battus sans pouvoir ouvrir de voie nouvelle. Certains bactériologistes modernes se bornent au particulier, s'enlisent dans les détails de milieux de culture toujours plus complexe, dans la minutie de classifications microbiennes. Il en est peu qui songent à extraire de l'amas des connaissances acquises les lois qui permettent la marche en avant. L'esprit d'analyse étouffe l'esprit de synthèse. C'est la pente naturelle du savant qui ne sait s'élever aux vastes conceptions : le détail excite sa curiosité, flatte sa manie de collectionneur. Une vie de labeur consciencieux, guidé par une intelligence puissante, aboutit ainsi souvent à des découvertes insignifiantes : la montagne accouche d'une souris. Les contradictions que les partisans exclusifs de la clinique relèvent avec malignité entre les diverses réactions biologiques semblent dues, de même, à une mauvaise discrimination des cas, qu'on ne sait plus, par manque d'idées directrices, classer d'une manière rationnelle. Devant ce chaos, comment le médecin verrait-il dans le laboratoire autre chose qu'une officine inutile ? Le scepticisme a beau jeu d'affirmer, là encore, que l'on ne saurait parvenir à une certitude de quelque importance.

Jusque dans le domaine pratique, dans la thérapeutique, le scepticisme tentaculaire s'insinue sournoisement. Sans doute, le médecin ne reste jamais sans prescrire : c'est, au yeux du public, sa fonction essentielle, et bien fol qui s'en abstiendrait. Mais lorsque l'aiguillon de la nécessité cesse de le stimuler, plus d'un retombe dans un pessimisme négateur. D'aucuns feraient volontiers une thérapeutique purement morale et souscrivent aux réserves que Trousseau formulait vis-à-vis des traitements : « Je ne m'en plains pas si ce médecin fait, en définitive, de la médecine de consolation, s'il se contente de ramener la tranquillité dans l'esprit d'une mère qui l'implore... Mais si ce médecin donne un remède, et que, le ma-

lade étant guéri trois ou quatre jours après, il attribue à ce remède la guérison à laquelle le remède n'a pas pris part, voilà ce dont je me plains. » Cette défiance, les faits semblent parfois la justifier, les actions contradictoires des médicaments dans des maladies en apparence identiques, les résultats opposés obtenus par les mêmes procédés suivant les expérimentateurs. De là les luttes pour l'instauration d'un remède nouveau, d'une technique éloignée de la routine courante, ces chapelles entrant en rivalités sournoises ou déclarées, ces pénibles froissements entre des Maîtres que séparent seulement leurs conceptions scientifiques opposées.

Ainsi l'esprit du médecin, se promenant dans les jardins de son art, n'y cueille que les fleurs desséchées de la contradiction, de la déception, de l'échec même. Comment ne désespérerait-il pas ?

Et cependant, contre le scepticisme, toute la foi qui anime chaque acte de l'homme réagit sans vouloir se laisser abattre. Le scepticisme dont le médecin se pare n'est qu'un vernis superficiel que le moindre choc, en l'espèce la victoire la moins nette sur la maladie, suffit à faire craquer. D'ailleurs, ceux des médecins qui envisagent leur art avec défiance sont, pour beaucoup, ceux qui n'ont pas su s'adapter au métier, ceux que la réalité blesse encore malgré un commerce quotidien avec elle, que la souffrance rebute. Ils se refusent à croire pour n'avoir pas à agir. Il faut, au contraire, séparer la médecine de soi-même, l'envisager à un point de vue objectif, et non plus entachée de sentiments et de désirs. De toute évidence, si on la considère sans passion, les succès qu'elle remporte ne sauraient être contestés.

Le scepticisme thérapeutique ne repose sur aucun fondement sérieux. On ne saurait guère attribuer qu'aux progrès de la médecine l'augmentation de la longévité humaine : « Il y a deux cents ans, écrit A. Lumière, la durée moyenne de l'existence de l'homme, en France, n'était encore que de vingt-huit à vingt-neuf ans ; à l'heure actuelle, la longévité moyenne dépasse cinquante ans dans la plupart des contrées de l'Europe ».

La médecine expectative de Trousseau n'est plus de mise en regards des progrès immenses réalisés depuis le milieu du xix^e siècle. Il n'est pas besoin d'insister sur les brillants et multiples succès que remportent des méthodes dont chacune, à mesure qu'elles éclosent, semble mieux reproduire les mécanismes physiologiques dont l'organisme use pour sa défense. La souffrance existe toujours, certes, l'offensive contre la maladie ne progresse qu'avec lenteur. Mais c'est la vie moderne qu'il faut en rendre responsable : son rythme trépidant, l'incessante tension qu'elle exige sont funestes à notre fragile protoplasme; funeste aussi la méfiance injuste du public, qui empêche d'exploiter des victoires durement acquises.

D'aucuns voudraient réduire la thérapeutique à un empirisme intuitif; d'autres la déduiraient volontiers de conceptions pathogéniques. Il est facile de les concilier sur le terrain de l'action. Devant la lésion, en face de la souffrance, l'impérieux devoir du médecin se résume en un mot: agir. Dans un cas présumé incurable, il ne peut même pas se borner à un traitement purement symptomatique et assister, impuissant, à l'évolution de la maladie. Il est toujours nécessaire d'attaquer la lésion à l'aide de remèdes, même jamais éprouvés, mais qui peuvent sembler utiles; le principe: « *Primum non nocere* » ne doit pas couvrir un coupable défaut d'audace; voilà qui justifie l'empirisme.

Mais, de plus, le médecin doit poursuivre dans le calme du laboratoire l'étude scientifique des maladies en se gardant toujours de faire du détail l'essentiel de ses recherches. L'histoire démontre à l'évidence que la médecine n'a progressé que par l'élaboration d'idées générales qui aident à brasser la masse des connaissances, à extraire de sa gangue le diamant qui y était caché. Les génies qui les apportent sont comme des astres qui, s'élevant sur un océan obscur, illumineraient la mer de leur clarté, et l'accrocheraient aux récifs pour en montrer les périls. Hippocrate, Galien, Ambroise Paré, Pasteur, Ch. Nicolle, Leriche, A. Lumière, et tant d'autres, ont ainsi

ouvert des voies nouvelles. Alors même que leurs théories seraient controuvées, l'avance n'en aurait pas moins été accomplie. Une thérapeutique intelligemment déduite de théories est non moins nécessaire qu'un empirisme eclectique. Ils doivent se prêter un mutuel appui et nul ne saurait légitimement les opposer. La recherche est un embryon d'action et la science ne peut rendre l'art de guérir que plus clair, plus raisonnable, et le débarrasser définitivement des vieux remèdes inefficaces dont le seul empirisme ne saurait abattre la puissance.

L'apparente complexité des maladies, la difficulté, présumée insurmontable, du diagnostic, ne peuvent, d'ailleurs, légitimer le scepticisme du médecin. Il n'est jamais impossible de poser une conclusion ferme touchant la nature d'une affection. La pratique ignore les complications que les nosologistes veulent introduire dans la classification des entités morbides, et le praticien n'a cure de distinguer des formes cliniques diverses pour lesquelles la thérapeutique est identique. Au scepticisme du savant indécis, perdu dans les subtilités des distinctions qu'il a créées de toutes pièces, elle oppose la foi agissante et simple du médecin aux prises avec la réalité. Georges Duhamel les montre face à face dans « Les Maîtres », en une page frémissante de vie. Le vieux Docteur Pasquier, formé à l'école de la clinique pure, « à l'ancienne mode », y fait preuve de bon sens utilitaire vis-à-vis de son fils, imprégné des hésitations des Maîtres dont il est l'assistant et l'élève. « Nous, médecins de laboratoire, dit le fils du docteur, il nous considère un peu comme des dilettantes. N'importe, il s'était mis en tête de nous demander un examen de sang et même une hémoculture. Je suis allé faire la prise... Mon père était très calme, silencieux, respectueux. Il me laissait accomplir les rites de notre magie qui n'est pas tout à fait la sienne. La prise faite et mes tubes rangés, mon père est entré en scène — le mot dit bien ce qu'il veut dire. Il a longuement examiné sa malade et de façon très adroite. Puis il s'est mis en colère parce qu'elle était mal couchée. Il fouillait dans

l'armoire, engueulait la fille aînée, bousculait le mari, mouchait les marmots. Pour finir, il a balayé la chambre et ouvert les fenêtres. Je ne sais si les malades aiment beaucoup ces manières, mais quand mon père, au moment de sortir, a repris son chapeau haut-de-forme, la chambre était en ordre, la malade respirait mieux et reposait dans un lit propre. » « Quart d'heure d'un homme admirable » où le scepticisme n'a nulle place, et dont le succès couronne l'achèvement!

N'est-ce pas cela seulement que l'on devrait demander à la médecine? Il semblerait, en effet, raisonnable, de fixer ainsi les limites de notre art. Mais l'orgueil de la raison ne veut pas s'incliner devant ce qui le dépasse. Comme on a cru que la Science résoudrait tous les problèmes, la médecine a paru à certains la panacée universelle. On pose à la médecine des problèmes que, seule, la philosophie pourrait, peut-être, résoudre. Et le scepticisme profite de la déception qu'on éprouve devant l'impuissance de la science. Il n'y a pas « faillite de la médecine », pas plus qu'il n'y a « faillite de la science ». Mais il y a faillite des espoirs exagérés, chimériques, que l'on avait fondés sur ses possibilités de développement. Et le fait qu'on ne peut empêcher l'être vivant de mourir ne saurait incliner le médecin à désespérer, mais doit uniquement lui marquer les limites de sa puissance. N'est-il pas déjà de valeur inestimable de supprimer la douleur physique, de calmer les souffrances morales, et de jouer ainsi un rôle de premier plan dans le perfectionnement de l'homme?

L'amour de ce rôle, l'idée d'un idéal à atteindre, doivent éloigner le médecin du scepticisme. Loin de lui permettre de se reposer dans un douillet dilettantisme, la Médecine l'oblige à l'action. On peut dire que la médecine envisagé toujours des cas d'urgence. Elle aiguise ainsi le jugement en le sollicitant sans cesse, la conscience morale en l'obsédant d'interrogations. Elle fortifie aussi la volonté, rassemble en faisceau les énergies, et l'adolescent incertain qui lui était confié, sort de ses mains, comme Minerve, armé et casqué, prêt à la lutte.

La vie, d'ailleurs, n'admet pas le scepticisme. Chacun doit avoir sa foi pour agir, et le scepticisme, forme commode de paresse intellectuelle, ne saurait constituer un principe directeur d'existence. Paul Bourget en formule la condamnation en termes durs, mais avec la lucide vision de ses vraies origines : l'orgueil de l'esprit et la peur des responsabilités que fait naître l'action.

Moins que quiconque, le médecin doit mériter cet anathème. Sa vie de labeur, sa psychologie pénétrante, le haut idéal de sa profession, ne peuvent avoir pour corollaire une attitude de négation. Au contraire, tout lui suggère l'espérance : la vie allait quitter ce chef-d'œuvre d'architecture animale qu'est le corps de l'homme. Voici qu'allaient être perdus, peut-être, pour l'humanité, des trésors de pensées, un destin inexorable allait fermer les yeux avides de saisir encore le mirage des couleurs et des formes, clore des lèvres qui n'avaient pas achevé de dicter leur message, replonger dans le néant le corps, objet de soins passionnés, fruit de tant de peines dans sa création et son développement. La présence du médecin, par un second enfantement, fait revivre tout ce qu'une froide immobilité allait saisir. C'est le comateux dont les yeux s'entrouvrent : leur premier regard rencontre l'amitié infinie de celui du médecin dont la lutte, âprement poursuivie des heures et des jours, a remporté la victoire sur la mort. C'est le convalescent quittant le lit d'hôpital : le médecin jouit de son premier sourire. Ce sera peut-être le dernier, hélas ! car la guérison, c'est le retour aux petites choses, aux méfiances de la foule ignorante ; bien rares, certes, ceux qui osent proclamer leur reconnaissance dans un monde où l'ingratitude est érigée en vertu. Qu'importe, au surplus, au médecin, dont le devoir est accompli !

Ennemi irréconciliable de la souffrance, il sait reconnaître, — lui qui l'éprouve si souvent, et qui s'expose sans crainte à ses atteintes pour la guérison des autres, — il sait mesurer sa valeur d'auxiliaire de la dignité humaine. Si les uns succombent sous leur faix — et de là découle

pour lui l'obligation de combattre la douleur, — combien d'autres, au contraire, sortent enrichis des épreuves ! Connaissance de soi-même, affinement de la sensibilité, — dans laquelle le malade sait mettre plus de délicatesse que l'homme sain obsédé par ses appétits et la nécessité dans la vie courante d'une certaine violence, — développement de l'intelligence, sont les fruits magnifiques que nourrit la douleur. C'est un lieu commun de souligner l'influence des maladies dans la genèse des chefs-d'œuvre ; Pascal, Verlaine, Musset, Chopin et Marcel Proust ont édifié dans la maladie les monuments de leur gloire.

Puisque la vie elle-même lui commande l'espérance, le scepticisme, conclusion désespérée, ne saurait être le dernier mot du médecin. Au contraire, c'est un acte de foi qu'il lui faut prononcer. Certes, il est nécessaire de porter dans la recherche scientifique le discernement et le doute, féconds générateurs de découvertes. Mais nier la valeur de la médecine ne peut convenir qu'à des esprits sans courage ou à un public ignorant. Tant d'hommes supérieurs tombés à son service, de si nombreux succès obtenus chaque jour par elle, tous les espoirs qu'elle suscite chez les plus incroyants quand la maladie les a touchés, témoignent qu'il ne faut pas voir en elle un vain amusement de l'esprit, un fallacieux espoir d'âmes faibles, mais une des meilleures dispensatrices de paix et de joie. En fait, le scepticisme du médecin ne sera jamais qu'un accès de découragement, et la meilleure preuve qu'il continue à croire, c'est qu'il ne cesse en aucun cas d'agir.

Une vertu serait digne de couronner l'édifice des qualités morales du médecin ; elle en serait la source suprême, elle parerait à leurs défaillances. Elle donne à notre désir de perfection, tant du monde que de nous-mêmes sa plus parfaite expression, en présentant à notre contemplation un objet infiniment parfait, elle accorde du prix à la souffrance, que rien ne justifierait si tout finissait ici-bas ; elle explique notre joie de créer puisqu'elle nous révèle qu'en créant du Beau, nous accomplissons, nous

prolongeons la volonté de Dieu. C'est la Foi. Dans le grand plan du monde, elle insère l'acte de guérir parmi les plus belles prérogatives qui furent jamais dévolues à l'homme. Après avoir satisfait notre raison, elle nous assure, dans notre action, d'un secours divin, la Grâce. Comment, dès lors, ne pas se sentir rempli d'une ardeur inépuisable, de cette foi qui renverse les montagnes et ne connaît point d'obstacles? Joies vivifiées, peines allégées, le fardeau des laideurs nous semblera bénin, l'effort à accomplir petit. Nous marcherons d'un pas allègre vers la souffrance.

CHAPITRE III

Vie du Docteur Amable ROME

Dans la vieille église de Voreppe, toute patinée par les ans, il est une simple tombe dont le temps a déjà à demi effacé l'émouvante épitaphe: « Pertransiit benefaciendo » (1). C'est là que dort Amable Rome. Cet humble témoignage, l'image de deux villages nés de l'Alpe Dauphinoise, le parfum d'une vie simple et claire, c'est peut-être tout ce que Rome eût voulu que son nom évoquât. Il n'est, pour ainsi dire, resté de sa vie aucun de ces objets matériels auxquels s'accroche le souvenir : quelques lettres, des actes d'état-civil, modestes velins jaunis qui ne laissent pas de faire naître une certaine émotion chez qui les feuillette ou les relit. Une telle indigence prend pour nous la valeur d'un symbole: on dirait que, soucieux de garder de lui une image pure, tissée seulement d'affection, le temps n'a voulu le laisser vivre que dans la mémoire des cœurs. Au hasard de notre pèlerinage en Dauphiné, dans tous les lieux où il parut, nous avons retrouvé vivace la reconnaissance: à l'écho de son seul nom s'éveillent des réminiscences, se lèvent des témoignages dont le faisceau dresse une figure qui a la beauté des irréelles images de légendes, et dans le rayonnement de laquelle l'ombre de Benassis elle-même s'efface et disparaît.

Rome a recueilli en venant au monde un héritage d'honneur et de charité, pieusement conservé, des siècles durant, par ses ancêtres. Le premier de ceux-ci, dont on

(1) « Il a passé en faisant le bien ».

retrouve la trace à La Grave (1), est Jean-Baptiste Rome, qui y vivait vers 1630, et fonda la chapelle des Pénitents Blancs. Les Rome, établis depuis des siècles à La Grave, en étaient devenus les notables puis les châtelains. Quelques années après le début de la Révolution, Laurent Rome, père d'Amable, en sera Maire en même temps que Directeur des Postes.

Amable fut le quatrième de six enfants. L'aîné, Jean-Claude, combattrait dans les armées de la République : c'est de sa main qu'est écrite la vieille lettre que conserve la famille Rome, de Grenoble, où il écrit d'une plume à l'orthographe savoureuse, en parlant des déserteurs, « je ne croye pas qu'il y aye un seul Républicain du département des hautes-Alpes qui aye le cœur sy lâche ». Laurent, le second, sera médecin à La Grave, où Amable viendra souvent le seconder. Joseph, le troisième, s'établira notaire, et c'est sans doute à lui que pensait Monsieur Lavauden lorsqu'il nous écrivait qu'« on parle encore dans le pays de sa bonté et de sa charité ». Deux filles, Catherine et la benjamine, Rosalie, qui épousera, au Villard-d'Arène, un homme bien cher au cœur d'Amable, le notaire Albert, suivront notre héros dans cette belle lignée.

Amable Rome est né en 1781. Nous avons retrouvé, avec M. le D^r Classen, son acte de baptême parmi les vieux registres que conserve la Mairie de La Grave. Le voici :

« L'an mille sept cents quatre-vingt un, et le treize Juin, j'ay baptisé Amable Rome, fils à Sieur Laurent et à Dame Catherine Rambaud, mariés. Le parrain a été Laurens Berthieu Jean et la marraine Marie Liothaud, fille à M. Claude ...nor (2). Et ont signé :

« L. Rome, Laurens Berthieu,

« Marie Liothaud,

« Joseph-François Pic. »

(1) La Grave-en-Oisans (Hautes-Alpes).

(2) Illisible dans le texte de l'acte.

Rome est donc né le 12 Juin 1781. Ses yeux se sont ouverts sur la beauté, et peut-être, à la contempler, son âme fut-elle marquée d'une empreinte ineffaçable. Si La Grave, en hiver, lorsqu'un ciel sombre plane, menaçant, au-dessus de l'Oisans, peut paraître, dans la grisaille des brumes qui montent de la vallée, « triste et morne » (1) comme repliée frileusement sur le mamelon herbu qui la porte, avec ses maisons tassées autour du clocher de la vétuste église, le regard qui s'en détourne rencontre un spectacle dont les mots n'arrivent pas à évoquer l'indicible grandeur. Voici Juin : du Lautaret à Bourg-d'Oisans, sur les flancs des massifs comme au fond de la vallée, la terre vient à peine de se libérer de son armure glacée, et déjà éclate la splendeur d'une flore aux mille couleurs. Primevères, saxifrages, gentianes, jonquilles, boutons d'or, chantent l'hymne de la montagne au soleil retrouvé. Plus haut même, parant d'un manteau de charme les roches un peu tristes, éclosent d'humbles fleurettes dont l'attrait est si prenant que nul effort, nul danger n'apparaissent trop grands pour les posséder. Mais, déception ! A peine a-t-on de nouveau touché la plaine, que, comme pâlissent à l'ombre du chagrin les joues roses des jeunes filles en fleur, leurs pétales ternissent et se fanent, et qu'on n'a plus dans les mains qu'un bouquet sans arôme.

Et puis, par dessus tout, la Meije est là, éternelle, assise, sereine et calme, au sein du déferlement de ses glaciers hérissés de séracs, et d'où émane une lumière éblouissante, qui fait paraître le ciel plus bleu. Plus haut, toujours plus haut que les Enfatchores qui émergent, timides ou que le Rateau dont les dents ont l'air de défier l'azur, ses pentes gagnent le ciel d'un seul élan, avec une hardiesse qui donne à l'envol de ses cimes la valeur d'une injonction sublime : celle du « Doigt de Dieu », inflexiblement dressé vers les cieux comme vers l'idéal.

(1) Gabriel Faure.

*
**

Rome quitte bientôt son paisible village pour entrer au Collège de Briançon. Dans l'écolier studieux, nul n'a peut-être deviné encore l'éveil de la personnalité. Une vocation naît cependant en lui; elle ouvre des perspectives nouvelles sur un caractère dont l'histoire n'a voulu garder que le souvenir d'une angélique bonté. Rome a résolu d'être chirurgien d'armée. Pour savoir ce que cela veut dire, il suffit d'évoquer l'époque : sur nos frontières, l'ennemi pousse de toutes ses forces pour contraindre enfin à la retraite l'invincible armée qui le chasse; dans l'air flotte le goût doré de l'héroïsme; au sein des villages les plus reculés, arrive, avec les bulletins de victoires, l'écho du bruit des champs de bataille, le claquement sec des étendards souffletés par le vent, le rauque appel des trompettes sonnant la charge, le grondement sourd des chevaux lancés à l'assaut. Le chirurgien d'armée partage la vie du soldat : mais s'il en a toutes les souffrances, il n'a point l'ivresse du combat et le triomphe de la victoire. Quant aux satisfactions de son art, elles sont des plus rares : pansées sans précautions, les plaies suppurent, la gangrène s'installe presque toujours. Le manque d'anesthésie impose au médecin la cruelle nécessité d'exiger du malade qu'il supporte d'horribles souffrances. Faire mal, ne pas guérir sont trop souvent les deux termes de sa pratique. A un tel métier, il fallait des âmes sans défaillances, et pour supporter ses échecs, le goût, à un très haut degré, des champs de bataille. Rome sera ce que promet sa vocation : cœur ardent, volonté impatiente d'agir, amoureux du danger.

*
**

Son vœu, cependant, ne se réalisera pas. Billon, Fournier, Billerey, ses maîtres à l'Ecole secondaire de Médecine de Grenoble, le persuadent d'aller poursuivre ses études à Paris. Reçu officier de Santé en l'an XII par une commission présidée par le Docteur Vigarous, de la Faculté de Montpellier, commissaire de l'Ecole de

Médecine, assisté du Docteur Gagnon — de la famille de Stendhal, — et du Docteur Laugier, il est bientôt Docteur en Médecine. Voici la copie de son diplôme, telle que l'a retrouvée Monsieur l'Abbé Gaillard, curé-archiprêtre de Voreppe, dans le « Journal » d'un curé d'autrefois :

ÉCOLE DE MÉDECINE DE PARIS

TITRE DE DOCTEUR

Nous, soussignés, Professeurs de l'Ecole de Médecine de Paris... certifions que le sieur Amable Rome, âgé de 24 ans, après avoir subi les examens, savoir: le premier, le 19 Thermidor an XIII sur l'anatomie et la physiologie, le 2^e, le 7 Brumaire an XIV sur la pathologie et la ...ologie (1), le 3^e, le 22 du même mois, sur la Matière Médicale, la Chimie et la Pharmacie, le 4^e, le 6 Frimaire suivant, sur l'Hygiène et la Médecine Légale, s'est présenté le 13 dudit mois à l'examen de clinique interne, et a subi le 8 Février 1806 une thèse intitulée: « Dissertation sur les mamelles ou appareil lactifère considéré exclusivement chez la femme » (2). Dans lesquels actes probatoires, et qui ont eu lieu publiquement, le sieur Rome ayant fait preuve d'un savoir aussi solide qu'étendu, nous le déclarons pourvu des connaissances exigibles pour l'exercice de l'art de guérir, et à cet effet lui délivrons le présent diplôme de Docteur en Médecine, muni du sceau de l'Ecole.

Donné à l'Ecole de Médecine de Paris
le 14 Février 1806

Au nom de l'Ecole, le Conseil d'Administration.

Signé : PETIT-RADEL, Président;
SUE, Secrétaire-Trésorier;
THOURET, Directeur.

(1) Illisible dans le texte du diplôme.

(2) Imprimée à Paris, chez Didot-Jeune, 1806; in-4°, 17 pages.

*
**

Nous ne savons pas s'il a aimé Paris, s'il s'est mêlé au peuple qui se pressait pour admirer, costumés en princes galants par la volonté du dieu de l'Aventure et de la Gloire, les anciens soudards de la Révolution. Du moins y fut-il « plus avide d'instruction que de plaisir ». Sans doute évoquait-il l'image, chère au cœur de l'exilé, de son pays natal, qui sera maintenant, à part une courte absence, le cadre de son existence. A travers les convulsions de trois révolutions, cet homme paisible a gardé la sagesse de se tenir loin du tourbillon des ambitions. Du Mont-Genèvre à la verte Chartreuse, de Briançon à Voreppe, sa vie suit la courbe harmonieuse des vallons de son pays. Elle en a la grâce et l'élégance, le charme et la pureté.

Il se fixe à Briançon, où l'appelle un de ces grands préfets qui furent les meilleurs piliers de l'Empire, le Baron Ladoucette qui avait déjà su surprendre chez le jeune Rome lycéen l'éclair du génie. Et puis, outre ces liens d'amitié, l'ambiance particulière du pays s'harmonise le mieux possible avec son caractère: goût de l'héroïsme, — en 1815, Briançon résistera trois mois durant, sans garnison, à l'assaut de l'envahisseur, — esprit traditionaliste — on connaît la fière devise de Briançon : « Le passé répond de l'avenir », — amour farouche de l'indépendance — on dirait que l'esprit des Allobroges s'est incarné en cette population, — mais c'est là tout le fond même de Rome. Ce l'est tant qu'il est tout de suite adopté par ces gens si difficiles à conquérir; sa science, son abnégation font si bien que, plus tard, lorsqu'il reviendra en Dauphiné, la ville réclamera son retour par une pétition publique — exemple assez rare. La guerre qui sévit de nouveau ne va pas lui permettre de poursuivre à Briançon une carrière tranquille (1). Napoléon en-

(1) A Briançon, à 25 ans, Rome fut chargé de diriger le Service de Santé de l'hôpital civil et militaire. Il fut nommé en même temps inspecteur des eaux thermales du Monétier-de-Briançon.

voie dans la Ruhr le Baron Ladoucette, et dans la voiture qui emporte celui-ci vers Cologne, Rome est assis aussi, voguant vers la vie inconnue, libérant peut-être en cet instant l'aspiration au voyage qui l'eût volontiers entraîné à travers les champs de batailles, évoquant sans doute aussi les cimes neigeuses qu'il ne reverra peut-être pas, la petite vie tranquille qui continue de se dérouler là-bas à son calme rythme, les lumières qui scintillaient le soir si près des étoiles, et les bienfaits et la reconnaissance qu'il laisse déjà derrière lui, comme le sillage d'une trop courte traversée...

*
**

Il eût pu rester en Allemagne: sa situation brillante, à la tête du Dépôt de la mendicité de la Roër, les amitiés que son esprit large, son intelligence et le charme de son commerce lui valurent — entre autres celle du célèbre Alexandre de Humboldt — lui auraient permis de conserver, même après la défaite des armes de notre pays, le premier rang parmi les médecins de Cologne; mais à son esprit entier et aussi, peut-être, à son cœur d'exilé, il apparut qu'une existence sans gloire dans le Dauphiné valait encore mieux qu'une vie brillante au sein d'un pays devenu ennemi. Aussi, dès que l'adversaire franchît à nouveau nos frontières, Rome trancha-t-il d'un seul coup toutes ses attaches. Attiré par la famille d'Agoult, il vient alors à Voreppe. Et c'est la belle histoire qui commence; plus de quarante années, elle va durer, toujours égale à elle-même dans la sublimité de son déroulement.

*
**

Le moment est venu enfin de camper notre personnage et d'esquisser le cadre qui servit de décor à son incessante ascension vers la perfection. Il reste peu de souvenirs qui puissent nous restituer son visage. Quoiqu'il n'ait jamais voulu se laisser photographier ou peindre, il

fut cependant un jour pris dans un groupe par surprise. (La famille Mounier, de Paris, conserve cette reproduction.) Le comte d'Agoult lui avait rapporté un curieux verre de cristal où était gravée son image; malheureusement, l'objet fut cassé par un petit-fils turbulent. Mademoiselle Célinie de Vallier avait exécuté de mémoire un portrait « fort ressemblant », paraît-il: il fut donné au curé Poncet par une des filles du docteur et on en a perdu la trace. La famille Rome a conservé le dessin fait par Marie d'Agoult, du docteur sur son lit de mort, deux heures après l'instant fatal. Le visage reste encore tourmenté, comme si cet homme de bien ne s'estimait pas satisfait que son œuvre s'achève si tôt. Il existe une vision plus sereine: nous l'avons retrouvée à La Grave, dans la famille Jacquier: miniature exquise qui a gardé toute sa fraîcheur, et qui illustre avec précision ce qu'écrivait de lui une de ses filles dans les notes dont elle orna une vieille édition du « Médecin de campagne » de Balzac, que conserve pieusement la famille Rome, de Grenoble: « Le docteur Rome portait toujours une grande redingote gris verte et des cravates blanches de batiste nouées sous le col de la chemise. Il était de taille moyenne, la physionomie très expressive, plutôt mystique, le front haut, le regard doux et pénétrant, le nez aquilin, la bouche fine. »

L'histoire de sa maison est curieuse; elle lui fut donnée par les d'Agoult en récompense d'un grand service. Mlle A..., fille d'un comte d'O..., ambassadeur en Allemagne, avait été la maîtresse de Listz, dont elle eut un fils. Elle vint à mourir dans des circonstances un peu obscures et les d'Agoult, très liés avec Amable Rome, à ce moment déjà, eurent recours à sa science pour éclaircir l'énigme de ce décès incompréhensible. Le corps fut amené à Vorrepe et déposé dans la chapelle de l'Hospice; le docteur Rome alla en secret en faire l'autopsie et fut assez heureux pour déceler les causes de la mort. La maison fut donnée par la suite aux Sœurs de la Providence pour y installer une école libre. Mais elle a gardé encore l'aspect d'autrefois. Voici comment la décrit une des filles

du docteur : « La maison avait deux entrées : celle des malades donnait sur le jardin; le cabinet de consultation était au fond [de celui-ci]; une autre entrée, à gauche de la première, était pour les fournisseurs, les domestiques. L'office [se trouvait] à gauche et un petit salon précédant la salle à manger [qui donnait] sur le jardin. L'entrée principale était au côté Nord de la maison. Une grosse porte de fer donnait accès dans un grand vestibule. En face, le grand salon, tout en boiseries. Le jardin avait des fleurs superbes. » (1)

La maison était remplie d'objets d'art qui se sont trouvés dispersés par la suite. Car, nous dit sa fille, « s'il ne voulait contraindre personne à lui régler des honoraires, les malades reconnaissants lui offraient des cadeaux, et pour les plus riches, c'étaient des cadeaux princiers. »

L'histoire ne nous a pas laissé de souvenirs de la femme du docteur Rome. Tout ce que nous savons, c'est que le mariage eût lieu le 25 Octobre 1806, soit peu de temps après le retour d'Allemagne — où son séjour dut être très court, si l'on réfléchit qu'il se maria l'année même de son doctorat. Madame Rome était née Marie-Thérèse-Magdeleine Serrière-Dupré, fille d'Alexis Serrière-Dupré et de Marie-Anne Polosson. C'était sans doute une personne effacée, mais qui donna le jour à douze enfants, tous imprégnés de l'esprit de leur père, car, dans la famille, la charité et la bonté semblent s'être transmises fidèlement comme un patrimoine jalousement gardé. En dépit de ces nombreux enfants, la vie était large, nous révèle la fille du docteur; deux grosses fermes approvisionnaient le ménage et la reconnaissance des malades amenait sans cesse à la maisonnée des cadeaux importants: vins de grands crus, pâtés de Strasbourg, spécialités de diverses contrées. L'hospitalité en était proverbiale, d'ailleurs : de nombreux amis s'y installaient sans façons; le docteur a gardé plusieurs mois quelques-

(1) Nous verrons que Rome était passionné de botanique.

uns de ses malades. Les domestiques y étaient si indépendants qu'un ménage y a élevé un enfant sans que les maîtres s'en aperçoivent. Le séjour devait y être agréable, puisqu'une bonne y est restée soixante années durant.

*
**

Quelques anecdotes, des maximes extraites des lettres de notre héros, donnent du caractère d'Amable Rome une idée assez exacte.

Un soir, le docteur revenait de l'Asile de Saint-Robert dont il était médecin. Cheminant sur la route de Grenoble à Voreppe, il allait, indifférent au paysage, absorbé dans la douleur que lui causait la mort de son fils aîné, qui promettait d'être le digne successeur de son père, tant dans l'ordre professionnel que dans l'ordre moral. Il ne vit pas qu'un individu surgissait sur la route; l'homme se jeta à la tête de son cheval en brandissant une arme et menaça le docteur. Celui-ci, qui était toujours armé lorsqu'il partait en voyage, — les routes étant peu sûres à cette époque, — tira en l'air un coup de revolver, sans vouloir blesser son agresseur, qui s'enfuit. Le lendemain, un blessé frappait à sa porte; le docteur reconnut en lui le bandit de la veille, mais au lieu de le livrer, il le pansa, le garda chez lui, et réussit à en faire un honnête homme. Plus tard, il aimait volontiers à en exprimer une joie naïve. (1)

Un autre jour, une pauvre fille vint lui demander un bon d'entrée à la Maternité de Saint-Robert. Rome la regarde et dit à une domestique d'aller vite préparer une chambre pour cette femme. Une demi-heure après, elle mettait au monde un enfant. Elle s'en alla un mois plus tard seulement, le docteur lui ayant assuré un secours mensuel pour lui permettre de garder son enfant. (2)

(1) Gabriel Faure. « Pèlerinages littéraires ».

(2) Tiré des notes de la fille du docteur Rome,

Il avait ordonné à une pauvre femme une cure aux eaux d'Uriage. Il lui paya le séjour. Mais comme personne ne voulait conduire cette malheureuse dont le visage tatoué de boutons offrait une apparence repoussante, il fit atteler son cheval et la conduisit lui-même. (1)

Le maire de Voreppe, Durand l'aîné, rappelle, dans l'oraison funèbre qu'il prononça sur la tombe du docteur, le trait suivant: « Un jour nous l'avons rencontré regagnant sa demeure par des chemins détournés. Il avait donné sa chemise pour envelopper un nouveau-né! » Dans sa maison, la lingerie devait sans cesse être renouvelée: il la distribuait aux pauvres.

Il ne se contentait pas de cela: il éleva plusieurs enfants dans sa maison plutôt que de permettre à de malheureuses filles-mères de les abandonner à l'Hospice de Grenoble. Il partageait avec le curé Marchand, un apôtre comme lui, tous les cadeaux qu'il recevait. Chaque matin, le bon curé voyait venir de sa maison son lait, ses légumes, ses meilleures volailles. Il s'était entendu avec un pharmacien de Grenoble pour fournir gratuitement aux indigents de sa commune tous les médicaments qui leur étaient nécessaires. Bien plus, une fournée de pain leur était chaque jour réservée.

« Jamais il ne comptait ses visites, nous dit le Maire de Voreppe, jamais il ne demandait de salaire. Des riches, il recevait ce qu'on voulait bien lui donner, des pauvres il refusait tout, de ses amis il ne voulait que l'amitié. »

Et il l'a bien eue, cette amitié, vivace et ardente. Gabriel Faure raconte que lors de la naissance du premier fils du docteur, le curé Marchand fut si heureux qu'il voulut lui-même s'employer à sonner les cloches. Il le fit avec tant d'enthousiasme qu'il en fendit le bronze.

Rome a compté, parmi ses relations, les plus éminentes personnalités de son temps. Lamartine, Lamennais, Lacordaire, lui ont voué une affection des plus grandes.

(1) Tiré des notes de la fille du docteur Rome.

Le Père Lacordaire, qui s'installa en 1844 au vieux couvent des Dominicains de Chaleis, à l'abri de la Grande-Aiguille, avait un pied-à-terre chez le docteur. Rome avait son couvert toujours mis au château de Beauplan, chez les d'Agoult, et c'est sur leurs instances qu'il resta à Voreppe, quoique ce bourg un peu isolé fut un cadre bien étroit pour un pareil homme, et qu'il sût qu'il sacrifiait une brillante carrière en s'y fixant. « Brillant causeur en société », il animait toutes les soirées.

Médecin des Chartreux, il sût gagner par ses soins dévoués leur confiance. Il en eut les preuves les plus rares : comme ses visites duraient deux à trois jours, il couchait au couvent. « Il y dormait si bien, aimait-il à dire, y retrouvant les draps de laine de la maison paternelle ». Par égard pour lui, sa famille même était admise aux repas des moines. Faveur insigne, les Pères lui confièrent un jour la formule de la célèbre et exquise liqueur de Chartreuse pour en faire l'application à la médecine ; quel dommage qu'elle ne soit pas entrée dans la thérapeutique usuelle ! En reconnaissance de ses services, les Pères lui délivrèrent en juin 1828 un diplôme avec « entière participation à toutes les messes, prières, veilles, jeûnes, aumônes, et autres bonnes œuvres » des maisons de Chartreux.

A ses amitiés, Rome fut obstinément fidèle : ultra-royaliste, il reçut, au mépris du danger, la duchesse de Berry lors de son voyage de propagande et lui fit don d'une superbe porcelaine de Saxe remplie de pièces d'or. En 1830, lors de la chute de Charles X, il ne voulut pas prêter serment à la nouvelle famille régnante. Un tel geste impliquait sa démission de tous les postes que sa valeur lui avait fait confier : la direction médicale de l'asile Saint-Robert, les postes de professeur d'accouchements et de directeur de la Maternité de Grenoble ; il le fit sans hésiter. Cependant, les médecins de Grenoble s'émurent, firent de pressantes démarches auprès de Monsieur de Gasparin, préfet de l'Isère, et sa démission ne fut pas acceptée. Touché de telles marques d'estime,

le docteur conserva quelque temps encore ses fonctions. Néanmoins, il en fallait plus à son âme avide de perfection : le docteur Rome, disait le maire de Voreppe dans son oraison funèbre, « les aurait conservées [ses fonctions] si elles eussent été gratuites ; mais bientôt son cœur et sa conscience se révoltèrent contre un traitement qui, selon lui, devait aller à un partisan de la nouvelle dynastie, et il supplia lui-même Monsieur de Gasparin de lui donner un successeur ». Il fut cette fois satisfait.

Tous ceux qui l'ont approché l'ont bien jugé : les Chartreux, le Baron Ladoucette, si fortement attachés à lui. « Si comme médecin, écrit le maire de Voreppe, il était admirable de zèle et de prudence, de dévouement et de modestie, il était comme homme d'une délicatesse et d'une générosité des anciens temps... Dieu l'en récompensait en lui donnant la force de supporter toutes les privations, toutes les fatigues, en lui donnant l'affection, l'estime de tous ceux qui le connaissaient. Il ne demandait rien et tout prospérait dans sa maison. » Pour qui connaît la vie du médecin de campagne, de telles paroles sont le plus bel éloge et on dirait volontiers de Rome que « l'éloge d'un médecin ne devrait être que l'histoire de sa vie ». Le docteur Evrat surenchérit : « Aussi modeste qu'il est instruit ; plus charitable qu'il n'est modeste et qu'il n'est instruit ; homme vénérable qui, seul, ignore qu'il est pour tous un modèle d'honneur, de dévouement à ses semblables, de désintéressement et de tolérance. » « Il faut l'avoir vu tout toucher, tout entendre, pour voir à quel degré d'élévation Monsieur Rome a porté ses honorables fonctions... L'argent seul n'acquittera pas l'Etat envers un homme comme Monsieur Rome. Ses services sont de ceux que l'or ne peut pas payer », dit-on encore.

D'autres anecdotes nous montrent avec quelle prudence, quelle science il soignait ses malades. Une jeune héritière était atteinte d'une affection nerveuse dont les plus habiles spécialistes n'avaient pu parvenir à la débar-

rasser. Le docteur Rome fit préparer un bain, et il lui dit que, si au bout d'un quart d'heure, il montait à la surface de l'eau de petits globules, c'est qu'elle serait guérie. Il jeta dans la baignoire des capsules d'un mélange de mercure et de (?), et de petits globules d'argent. Evidemment, l'effet se produisit. Et la jeune fille de crier au miracle. De joie, le père fit cadeau au docteur, qui avait la passion des chevaux, d'un superbe cheval barbe.

A l'hôpital, une malade traînait depuis plus d'un mois, à travers des traitements infructueux, une constipation opiniâtre. Le docteur dit quelque jour en français, à un élève, de préparer des « pilules d'une force terrible », et en latin il prescrivit de les faire avec de la mie de pain. Un court moment après l'absorption, l'effet fut obtenu.

Cet homme aimable avait, dans la pratique, le sens de la dignité du médecin et de l'autorité. « Auprès des malades, nous a rapporté sa fille, il n'aimait pas à se répéter. L'entourage se concertait pour l'écouter et retenir ses observations. Tout malade intéressant ou besogneux trouvait asile dans sa maison et les soins gratuits. Plusieurs y ont passé des mois. Ses petites filles ont rencontré chez les Ursulines une religieuse, sœur d'une malade qui avait séjourné chez le docteur; [celui-ci] la soigna et la guérit d'une maladie de peau repoussante et contagieuse. »

« Sa médecine, écrit le maire de Voreppe, était douce comme son langage, ses conseils candides comme son âme... Il se vouait sans relâche, sans souci de son corps et de sa fortune, à l'exercice de sa profession; nuits et jours sur pieds, oubliant de se nourrir, il était prêt à voler au secours des malheureux. C'était, disait-il, son champ de bataille... Il n'attaquait énergiquement le mal que dans l'imminence du danger. Alors il ne quittait plus le chevet du malade que quand il avait rendu un père à sa famille, une mère à ses enfants, un enfant à ses parents, et une âme à son Dieu... Nous avons vu bien souvent sa joie naïve dans le succès, sa douleur profonde

dans l'impuissance de ses prescriptions. Jamais il ne s'attribuait la gloire d'une guérison. La nature, selon lui, avait tout fait. Il craignait toujours de se tromper, et ne reprenait sa gaité que lorsque, par de nouvelles études, de nouvelles observations, il pouvait se rendre le témoignage d'avoir fait tout ce que la science exigeait de lui. »

Il recueillait en échange les témoignages les plus magnifiques de ceux qu'il soignait. Non seulement leurs dons, mais ce à quoi il tenait beaucoup plus encore, leur affection et leur admiration. « Quand le docteur apparaissait, nous confie sa fille, il inspirait une sorte de vénération. Chacun s'arrêtait jusqu'à ce qu'il se fût éloigné. Ses chevaux se relayaient seuls, et pendant son trajet, personne n'aurait risqué, pas même les gamins, la moindre plaisanterie ou tenté de dérober le cheval du docteur. »

Malgré tout, il ne connut pas le parfait bonheur. Son fils aîné, Amable-Alexis, qui devait lui succéder et qui fut, à tant d'égards, un saint comme lui, mourut à Paris, à 24 ans, après un travail obstiné, loin des distractions de la vie d'étudiant, d'une hémorragie cérébrale. Une de ses sœurs rappelle de ce fils un trait touchant de piété. « Lorsqu'à ses derniers moments le prêtre lui eut donné l'Extrême-Onction, comme sa mère l'embrassait en refoulant ses larmes, il lui dit : « Prenez garde, vous allez effacer les saintes huiles. » On voit quelle éducation sublime recevaient les enfants d'Amable Rome.

Il garda de ce deuil et des quelques déceptions de sa vie professionnelle une sorte de rancune contre la médecine. Il fut hostile à la vocation médicale de ses fils. Il alla même jusqu'à parler dans une de ses lettres, des « chaînes » qui le liaient à son ministère et que personne ne pouvait malheureusement rompre.

On comprend moins qu'il n'ait jamais voulu marier ses filles. « Il a fui pour elles la fortune et la gloire. Elles avaient de l'esprit, de la fortune, mais quand on lui faisait des propositions de mariage, il répondait invariablement : « Elles sont promises. »

Il charmait ses rares loisirs de l'étude de la botanique. Elle était, pour lui, une vraie passion, et il y intéressa ses filles. Son jardin était magnifique, rempli de tulipes de Hollande. Monsieur Mathonnet lui en apportait. Lui-même, au retour de ses visites, ramenait des brassées de fleurs de la Chartreuse: *Leucoqum vernum*, *scilla bifolia*, *arabis alpina*, *tussilages*, *primevères*, toute la flore alpine, voisinaient dans l'herbier qu'il nous a laissé avec les plantes qu'un ami alla chercher spécialement pour lui au Brésil. Il aimait cependant particulièrement ses Alpes. Il écrivait le 22 février 1843: « Rien ne vaut le Lautaret et Guillestre. » Le même jour encore: « Je me rappelle avec un mélancolique plaisir notre première sortie pour le Vernois (1), image courte d'une petite tribu nomade, notre vie pastorale, notre régime plus que frugal, les prairies verdoyantes pour jardin potager et un parterre vu avec indifférence quoique riche et n'ayant pour limites que les bornes de la végétation. Valfroide (2) était pour l'automne ce que le Vernois était pour le printemps. C'était pittoresque mais moins gracieux. Ces souvenirs me font regretter de ne pas, au moins, faire encore un voyage dans nos montagnes; les parcourir, rêver sur mon passé, vous dire un dernier adieu, m'échapper seul un moment de la nuit pour le passer au cimetière seraient un mélange d'émotions bien senties! »

Un tel sentiment de la nature, qui révèle une âme délicate et un peu mystique, se confondait chez lui avec l'adoration de Dieu. Il écrivait en 1841: « J'ai un grand bonheur qui me rend presque toujours mon sommeil calme: c'est la résignation en Dieu. Je m'oublie plus d'une fois, mais quand cette pensée peut me revenir, je sens beaucoup de douceur dans mes peines. » « Dans ce moment, disait-il encore, nous n'avons pas été sans quelques ennuis; mais c'est un moyen pour nous faire

(1) Au nord-est de La Grave, sur le sentier qui mène aux Aiguilles d'Arves. Tire son nom de frais bois d'aunes (vernes).

(2) Sur la route de La Grave au col Lombard.

sentir le bien et le mal de ce monde. Je vois souvent les Chartreux. Je crois qu'il faut des vertus bien éprouvées pour y tenir ; mais combien de genres de chagrins de moins et d'espérances légitimes de plus ! » (Lettre du 22 mars 1841.) Il se fiait d'avance aux desseins de la Providence: « Ce tableau d'avenir, avouait-il, si couvert de tristesse, se nuance aujourd'hui d'un peu d'espérance. Dieu veuille y mettre la main, lui qui peut tout. »

Vers la fin, il était devenu d'une profonde sagesse. Et après les quelques amertumes que suscitérent en lui des charges trop lourdes, il finissait par dire: « C'est peut-être un bien, vers la fin de sa carrière, de subir ces dernières épreuves; c'est, je crois, un moyen d'expiation. » (Lettre du 23 juin 1848.)

Sa pensée fut-elle teintée de quelque scepticisme sur la bonté de l'homme dans les dernières années de sa vie? Il écrivait le 8 février 1842: « J'ai appris par l'expérience qu'il ne fallait guère donner des conseils que lorsqu'on les réclame, et que l'on n'est écouté qu'autant que ces conseils s'accordent avec ce que l'on désire. »

Ne nous arrêtons pas à cette opinion un peu pessimiste, née sans doute en quelque jour d'amertume. Car sa mission fut magnifiquement remplie, certes, auprès de ceux dont il avait charge. Mais son exemple fut aussi magnifiquement compris et suivi par les populations auprès desquelles ils se dépensa. Cet exemple ne fut pas vain: il les transforma, les éleva, leur fit comprendre au plus haut degré la beauté de la charité. Et son dernier geste — encore un exemple, puisqu'il mourut d'une hémorragie cérébrale, le 19 mai 1850, au retour d'une visite faite chez des malheureux, par une pluie battante et froide, — fit éclore chez tous ceux qui l'avaient aimé, une splendide gerbe de sympathie qui accompagna son dernier voyage: Il fallut porter, écrit Gabriel Faure, à travers les rues du village le cercueil ouvert, pour permettre aux habitants qui se pressaient sur le trajet de contempler une dernière fois le visage du bon docteur. » Et sa fille dit qu'à sa mort « beaucoup de personnes sont

restées heureuses et confiantes d'avoir pu faire toucher à son cercueil un chapelet ou autre objet qui s'est gardé comme un talisman ».

Ah! il est de par le monde des cœurs sans espoir, des âmes sans souffle, des esprits incapables de concevoir et surtout de vouloir le Beau. Ceux-là se réfugient dans la foule et trouvent une satisfaction passive à ne rien faire qui sorte du commun. La vie d'Amable Rome leur apparaîtra paradoxale: ils n'y trouveront que matière à quelque sourire sceptique, désabusé, douloureux. Mais pour nous, médecins, une telle vie est un exemple lumineux: elle nous apprend à ne point laisser vieillir notre cœur, à rester sensibles, capables de tressaillir, de frémir au contact de tout ce qui est beau, à cultiver l'énergie et le sens de l'effort comme la vertu humaine par excellence. Dans un monde enfiévré, elle est la fraîche goutte de rosée qui vient au matin tirer la fleur de son languoureux sommeil. Altérée, la fleur s'ouvre en un sourire, et la goutte, larme scintillant aux premiers feux de l'aurore, coule lentement vers le cœur pour s'y arrondir, perle couchée sur un voluptueux écrin. Le soleil qui se lève la découvre et la fait briller de mille éclats; mais, pudique, elle fuit sous les atours somptueux de la fleur qui la cache en son sein. Et ni la caresse des rayons dorés, ni la tendresse de l'azur ne pourront ramener la belle effarouchée sur le lit où, poudrée de pollen, elle offrait sa nudité claire aux baisers avides des insectes inquiets, enivrés de désir, et qui meurtrissaient de leurs pattes acérées le velours des pétales...

BREST, Avril 1942.

LA GRAVE, MENS, Mai 1942.

R. GEORGELIN.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Psychologie du Médecin

Nous n'avons pas, à vrai dire, découvert d'ouvrages sur la psychologie du médecin, traitant le sujet à notre point de vue. Les œuvres que nous citons ici sont, parmi nos livres préférés, ceux qui nous ont le plus incité à des réflexions personnelles. Au premier rang de leurs auteurs, Henri Bergson reste notre maître spirituel le plus cher.

HENRI BERGSON: Essai sur les données immédiates de la conscience;

— Matière et Mémoire;

— La pensée et le Mouvant;

— L'Energie spirituelle.

(Tous ces volumes édités chez Alcan, dans la « Bibliothèque de Philosophie contemporaine »).

ALEXIS CARREL: L'Homme, cet inconnu. Plon, éd.

GEORGES DUHAMEL: Les Maîtres;

— Cécile parmi nous. (Mercure de France.)

RENÉ DUMESNIL: L'âme du Médecin. Plon, éd.

ANDRÉ MISSENARD: A la recherche du temps et du rythme. Plon, éditeur.

CH. NICOLLE: Responsabilités de la Médecine, 2^e série. Alcan, éd.

II. — Vie du Docteur Rome

BAUDET (D^r R.): Le roman au XIX^e siècle: Balzac, le « Médecin de campagne », in « Conférenciá », 1^{er} avril 1921.

GABRIEL FAURE: Paysages littéraires, 2^e série. Fasquelle, 1918.

— Balzac à Voreppe. J. Rey, éd., à Grenoble.

PAUL GUTTON: De la Meije au Viso. Arthaud, éd.

LAVAUDEN: La chapelle des Pénitents Blancs de La Grave, in « La Vie Alpine », novembre 1933,

ROUX-PARASSAC: Gens et choses de chez nous, in « Le Courrier des Alpes », 6 mai 1926.

X...: Le Docteur Rome, ami de Balzac, in « Le Petit Dauphinois », 30 août 1919.

Discours du Maire de Voreppe sur la tombe du Docteur Rome.

Notre correspondance avec:

MADAME ROME, à qui nous devons la majeure partie de notre documentation.

Le docteur CLASSEN, de La Grave.

Monsieur l'Abbé GAILLARD, de Voreppe.

Monsieur B. LAVAUDEN, Ancien Avocat à la Cour.

Le Professeur MONTGLOND, de la Faculté des Lettres de Grenoble.

En ma qualité de Censeur de tour,
j'ai lu la Thèse ayant pour titre :

ESSAI
SUR LA PSYCHOLOGIE
DU MEDECIN

Je pense que la Faculté peut en
permettre l'impression.

Montpellier, le 22 Mai 1942.

Le Professeur,
P. PAGÈS

Vu :

Montpellier, le 23 Mai 1942.

Le Doyen,
G. GIRAUD.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Montpellier, le 23 Mai 1942.

Le Recteur,
J. SARRAILH.

La Faculté de médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leur auteur ; qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

S E R M E N T

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes chers condisciples, et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Etre Suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque!

